N° 152 1er Mai 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Sainte Trinité

I. — Le Père

Nous sommes, par rapport aux trois divines personnes, dans la situation d'un enfant, victime d'un malheureux sort, qui n'aurait jamais vu ses parents, mais qui posséderait le confiant espoir de les retrouver un jour et de vivre en leur bienheureuse compagnie. En attendant, l'esprit tout préoccupé d'eux, il cherche à se les représenter, il recueille tous les traits qu'il peut en découvrir pour composer dans son cœur la physionomie de ces parents bien-aimés, qui sont au principe de sa vie et au terme de ses désirs. Si minime que soit ce qu'il en apprend, cela lui est précieux. Une date, un mot, un geste, il recueille tout avec un fervent amour.

Et nous aussi, nous recueillons soigneusement tout ce qui nous aide à nous faire une idée vraie de ces personnes divines qui sont au principe de notre existence

humaine et au terme de notre destinée, qui ont dit à notre sujet : « Faisons-le à notre image et ressemblance », et que nous espérons voir enfin quand s'achèvera par un retour en elles-mêmes le cycle de cette vie qui nous vient d'elles.

Sur leur commune nature divine, notre raison est relativement bien instruite. Il suffit de regarder et de réfléchir. Toutes choses nous parlent de Dieu et en reflètent la beauté. Mais touchant ce qui distingue les trois personnes au sein de la divinité nous ne savons rien que par les renseignements du Fils de Dieu fait homme qui acheva ce que les prophètes avaient commencé de nous dire et confia à l'Église le soin de garder à jamais le dépôt de sa révélation. Sur cette révélation, les plus grands esprits ont médité depuis des siècles, et c'est ainsi que, profitant de leur labeur, nous pouvons nous former quelques notions des caractères distinctifs de chacune des trois personnes. Si modestes soient-elles, elles fourniront à notre contemplation un aliment de vérité.

Une remarque à faire pour commencer. Ce n'est qu'en considérant leur origine que nous pouvons espérer trouver les caractères propres des trois personnes. Car, nous le savons, c'est par les relations fondées sur leur origine même qu'elles sont constituées et se distinguent entre elles.

De qui procède telle personne et quelle personne procède d'elle? Tout est là. Cette question est à la base de toutes les réflexions que l'on peut faire utilement ici.

De qui procède la première personne de la Sainte Trinité? — De nulle autre. Elle est par elle-même, se posant là absolument, dans sa grande dignité personnelle, « ni faite, ni créée, ni engendrée », comme nous le disons dans le symbole de saint Athanase, *nec factus, nec creatus, nec genitus*. L'innascibilité, voilà donc un caractère

propre à la première personne de la Sainte Trinité. Tandis que la seconde est engendrée, et que la troisième tire son origine des deux autres, la première seule est par elle-même.

Innascibilité, terme négatif sans doute, mais qui n'en exprime pas moins une dignité très positive. N'est-ce pas souvent que nous nommons de la sorte les perfections les plus positives de Dieu? Lorsque nous disons, par exemple, qu'il est infini, qu'il est immuable, qu'il est ineffable. Et nous faisons bien, car s'il nous est facile de connaître les imperfections qui sont nôtres et de les écarter pour nous faire de Dieu une idée supérieure, il nous est impossible de pénétrer immédiatement une perfection divine. La meilleure façon de connaître le primat d'origine de celui qui est le Père, c'est bien de dire qu'il ne suppose aucune autre personne.

Mais les deux autres personnes le supposent. Elles procèdent de lui. Considérons la première personne par ce nouveau biais pour distinguer sa physionomie propre. Après nous être demandé de qui elle provient, posons la seconde question : qui tire d'elle son origine?

D'où que nous partions pour élever notre pensée, nous parvenons finalement à l'être premier en qui tout être ici-bas prend sa source, et dont tout être dépend perpétuellement. Mais dans cet être premier lui-même, où nous distinguons trois personnes, il faut reconnaître que l'une, la première, est le principe des autres. Le principe, disons-nous, et voilà encore un mot qui caractérise la première personne de la Sainte Trinité. Elle est le principe, le véritable premier principe.

Nous ne disons pas la cause première. Si ce terme de cause est plus précis, son sens est par là même plus restreint. Le mot principe, étant de signification plus large, convient mieux pour parler de cet océan de l'être sans

limite qu'est la divinité. Plusieurs fois dans les écrits joanniques et spécialement dans l'Apocalypse le Verbe incarné atteste solennellement qu'il est l'Alpha, le premier, le principe (1). Pour les désigner dans son rapport avec les créatures, le terme de cause est bon cependant, car il exprime bien la dépendance de celles-ci. Mais la seconde et la troisième personne divine ne sont pas comme les créatures des effets, elles ne sont pas sous la dépendance de la première personne, elles ne lui sont pas inférieures en perfection, elles n'en sont même pas distinctes substantiellement. Au lieu de dire que la première est leur cause, nous disons donc et très bien qu'elle est leur principe, entendant par là qu'elle est au principe, c'est-à-dire à l'origine des autres personnes, et comme le principe même dont elles tirent leur origine, sans pour cela l'emporter en dignité sur elles, et encore moins leur être antérieure. Car les trois personnes sont coéternelles, contemporaines, si l'on peut dire, et elles sont égales entre elles, étant donné qu'elles communient dans la même substance.

« *In principio erat Verbum*, dans le principe était le Verbe », c'est ainsi qu'Origène et saint Augustin aimaient à traduire ces premiers mots de l'Évangile selon saint Jean, y voyant désigné le principe éternellement vivant dont la seconde personne tire son origine éternelle. Sans doute ici le sens du mot apparaît autre. *In principio*, c'est au commencement de la durée. Il n'en est pas moins vrai que le Verbe qui existe au principe, c'est-à-dire quand la création commence d'évoluer, était dans la première personne divine comme en son principe vivant, il était dans son Père.

Le Père, voilà enfin le mot qui dit mieux que nul autre

(1) Apoc., XXII, 12.

ce qu'est la première personne. C'est son nom propre entre tous les noms propres. Principe, le Verbe l'est aussi avec lui, par rapport à la troisième personne qui procède d'eux. Mais père, il n'y a que la première personne en Dieu qui soit principe de cette façon-là.

Il faut entendre la seconde personne divine incarnée parmi les hommes parler de celui qui est son Père. Le premier mot de Jésus que les évangélistes nous ont rapporté nous le montre tout occupé de ce Père au point que rien d'autre ne compte pour lui. Ses parents de la terre eux-mêmes, Marie, Joseph, ne sont rien à côté de ce Père éternel. Il les a laissés quitter Jérusalem sans les suivre, et quand, après trois jours de recherches et d'angoisse, Marie et Joseph retrouvent l'enfant divin et que la mère se permet de lui adresser un reproche : « Vois comme ton père et moi nous étions en peine », Jésus relève ce nom de père que prononce Marie, pour l'appliquer à celui-là seul qui le mérite absolument : « Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père? » répond-il. Et cette réponse évoque un si grand mystère qu'ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait là. Marie savait bien pourtant, savait mieux que personne, que Jésus n'avait pas de père sur la terre, et de plus elle avait l'intuition qu'avant d'être devenu son enfant un jour, il était de toute éternité le Fils même de Dieu. Mais elle-même ne pouvait pénétrer les profondeurs insondables de cet infini mystère. Son Fils n'est éternellement qu'un pur rapport au Père éternel. Dans cette relation tient tout ce qui le caractérise. Il est cette relation subsistante. Entraînant la nature humaine qu'il a assumée dans l'orientation éternelle de sa personne, il se doit de la donner toute au Père et va jusqu'à se séparer de sa mère pour n'être qu'à lui, ne vivre que pour lui. Marie elle-même, en rappelant aux premiers chrétiens ses chers souvenirs sur Jésus enfant, leur dit qu'elle n'avait

pas compris alors tout ce que comportaient la personnalité et la mission de son Fils. Quant à nous, dont l'intuition ici-bas sera toujours inférieure à celle dont jouissait Notre-Dame dès ce temps-là, nous pouvons du moins, grâce aux définitions de l'Église et aux labeurs théologiques des grands docteurs, nous exprimer plus aisément qu'elle-même sur ce Père dont parla Jésus.

Oui, un père, un vrai père, un père tel qu'il n'en peut exister en qui se vérifie aussi bien la paternité. On voit en lui un vivant qui donne naissance à un autre vivant. Il s'agit de vivants tout spirituels sans doute, mais la vie n'en est que plus élevée, plus plénière. Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même (1).

Ce premier vivant tire le second de sa propre substance. Ainsi se réalise une seconde condition de la paternité. Quand Dieu produit des créatures, si vivantes soient-elles, cette condition fait défaut, mais non quand il s'agit de son Fils. Celui-ci n'est pas fabriqué d'une matière préexistante, ni créé de rien, il est proprement engendré, *non factus, nec creatus, sed genitus.* « Tu es mon fils, je t'ai engendré. » Cette parole lui est dite, écrit saint Paul, qui ne fut pas adressée aux anges lorsque Dieu les créa (2). Même lorsqu'il éleva des créatures spirituelles, anges ou hommes, à l'ordre surnaturel, les admettant dans son intimité et leur disant : « Vous êtes mes enfants », ce n'était guère qu'une appellation métaphorique en comparaison du nom de fils donné à l'unique qui demeure dans le sein du Père (3). Son origine à lui seul s'accomplit par un acte tout immanent, comparable à celui d'un grand esprit qui pense et s'exprime intérieurement tout ce qu'il pense.

(1) Joan., v, 26.
(2) Hebr., I, 5.
(3) I^a, qu. 41, a. 3.

Une troisième condition de la paternité c'est que l'engendré ressemble à celui qui l'engendre. Or il est naturel que l'idée de l'esprit ressemble à la chose que l'on pense. C'est pour cela justement que nous nommons l'idée un concept, le fruit d'une conception de notre esprit. Si c'est par une opération analogue et en pensant à elle-même que la première personne divine conçoit la seconde, la ressemblance entre elles existe forcément et il ne faut pas s'étonner d'entendre le Verbe incarné dire à ses disciples : « Qui me voit, voit mon Père. »

Plus la ressemblance est parfaite, plus la paternité resplendit. On est déçu quand un fils, n'ayant avec son père que la même nature humaine, en diffère par tant d'autres côtés, quand il n'a pas la même taille corporelle, les mêmes traits du visage, la même intelligence, le même caractère. La paternité de l'auteur de ses jours en apparaît comme diminuée. Mais imaginez au contraire que, non content de donner à son fils une nature de même espèce, il lui offre en partage toutes les qualités qui la perfectionnent en lui-même, mieux encore, qu'il lui communique, si possible, sa propre nature, comme la paternité apparaîtra alors dans sa perfection! Or cela se réalise justement entre les deux premières personnes divines. « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un (1). » De fait l'intelligence divine s'identifie à son être même. Saint Paul avait donc raison de dire avec ce grand accent de religion que l'on sent frémir en ses paroles : « Je fléchis le genou devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ de qui tire son nom toute autre paternité au ciel et sur la terre (2). » Il en est de ce nom de père comme de bien d'autres dont nous usons ici-bas pour désigner des êtres

(1) Joan., x, 30.
(2) Eph., III, 15.

créés. Nous finissons par nous apercevoir, en purifiant l'idée qu'il représente, que la réalité à laquelle il correspond se trouve en Dieu d'abord et infiniment mieux qu'en nulle créature. La paternité d'un homme n'est qu'une image très imparfaite de la paternité du Père dans le mystère de la sainte Trinité. Lui seul est parfaitement père.

Résumons donc tout ce que nous avons dit « en reconnaissant, à la suite du sixième concile de Tolède, le Père, inengendré et incréé, source de toute la divinité, en qui l'on trouve non pas tant une paternité que le principat de la Paternité ». Puis avec un religieux respect, écoutons Jésus qui même ici-bas ne vit et ne respire que pour son Père : « *Honorifico Patrem*, j'honore mon Père (1); *Confiteor tibi, Pater*, je te loue, Père (2); *Pater, gratias ago tibi*, Père, je te rends grâce (3); *Diligo Patrem*, j'aime mon Père (4); *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio*, j'obéis aux ordres de mon Père (5). » Et avec lui, d'un même cœur et d'une même bouche, suivant que saint Paul nous le demande, glorifions Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ (6).

II. — Le Fils

Le Fils, c'est le nom propre par excellence de la seconde personne divine, comme le Père est celui de la première. En définissant ce vocable de Père pour l'appliquer à la

(1) Joan., VIII, 49.
(2) Matth., XI, 25.
(3) Joan., XI, 41.
(4) Joan., XIV, 31.
(5) Ibid.
(6) Rom., XV, 6.

première personne nous avons par là même caractérisé la seconde qui est le Fils.

Ce Fils, contemplons-le encore. Mieux que le Père, il est possible de le considérer, car tandis que celui-ci est demeuré à jamais secret, mystérieux, le Fils nous est apparu sur la terre, visible à nos yeux de chair. Une femme, sa mère, l'a tenu, nouveau-né, dans ses bras pour le montrer au monde.

On ne peut imaginer un fils qui soit plus le fils d'une femme que Jésus l'est de Marie. Tout son corps parfaitement organisé, ravissant de beauté et de force, est son œuvre, à elle seule. Il n'y eut pas de père humain au principe de cette conception toute virginale. Mais il y a un divin père qui avait donné à ce fils sa nature divine avant que sa mère lui donnât cette chair. Marie a communiqué un jour à son fils une participation à sa vie humaine. Le Père, de toute éternité, lui a communiqué sa propre vie divine, qui est passée en lui tout entière, devenant la possession du Fils en demeurant celle du Père.

C'est pourquoi le Père ne peut avoir d'autre fils. Certes il ne convenait pas que la mère de Jésus mît un autre enfant au monde. Mais il est impossible absolument que le Père du Fils de Dieu en conçoive un second. Car ce Père, tout infiniment fécond qu'il soit, a épuisé sa fécondité dans cet unique enfantement. *Unigenitus* : l'unique engendré, ainsi se nomme le Fils de Dieu lui-même au temps de son passage sur la terre. Et les hommes ont entendu la voix du Père qui confirmait du haut des cieux cette parole du Fils : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis plu », c'est mon Fils, je n'ai que celui-là, et de toute éternité je lui donne tout mon amour avec tout mon être.

Comme le fruit tombe de l'arbre, l'enfant quitte le sein et les bras maternels. Le Fils de Dieu fait homme s'est

séparé de sa mère pour vaquer d'une autre façon aux affaires de son Père. Mais de ce Père il ne s'est jamais séparé. Il demeure éternellement dans le sein du Père. *Unigenitus qui est in sinu Patris.* Un sein immense en dehors duquel il n'y a rien, mais que remplit celui qui y a été conçu et qui jamais n'en sortira. Le Fils n'a qu'une seule et même nature avec son Père. Comment se séparer de lui? S'il se distingue de son Père et s'oppose à lui comme une seconde personne, c'est pour lui faire face et retourner vers lui éternellement afin de lui rendre en amour tout ce qu'il en reçoit par amour.

Le Fils de Dieu porte un autre nom qui dit bien comment il naît de son Père, et dès lors achève de le caractériser : *Verbum.* Il est le Verbe, la parole que se dit son Père.

Une parole, c'est ce que ma bouche prononce. Mais avant de s'exprimer ainsi au dehors, ma pensée se terminait déjà intérieurement. Mon esprit projetait déjà en lui-même l'image de l'objet auquel il pensait. C'était mon idée, issue de mon esprit et demeurant en lui cependant. Cette idée est ma parole intime. Et c'est à cette parole-là qu'il faut songer pour se représenter le Verbe de Dieu, car Dieu est pur esprit, il n'a pas de bouche comme les êtres corporels.

Ce pur esprit pense donc éternellement et se dit tout dans une seule pensée, la pensée divine. Le Fils est cette pensée parlée, comme le Père est la pensée parlante. Le Fils est le Verbe du Père. Le Père le conçoit, l'enfante, comme un esprit conçoit une idée et se l'énonce intérieurement.

Quand Jésus avec son esprit humain pensait, quand il se représentait la divinité si intimement unie à lui, et qu'il énonçait au monde cette idée, c'était une magnifique révélation. « Après avoir à plusieurs reprises parlé autre-

fois à nos pères par les prophètes, écrit saint Paul, Dieu dans ces derniers temps nous a parlé par son Fils (1). » Les prophètes étaient arrivés, après des siècles d'effort, à convaincre les Juifs de l'unité de Dieu. Mais que ce Dieu restait secret et caché! « Dieu, dit saint Jean, personne ne le vit jamais; le Fils unique qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître (2). » On sent dans ces âmes juives, familiarisées pourtant plus que nulle autre avec le vrai Dieu, l'émerveillement produit par la révélation du Dieu vivant que Jésus offrait au monde. Ils avaient raison : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! disait Jésus à ses disciples. Je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu (3). » Cependant l'idée qu'ils en concevaient après avoir entendu le Maître était bien pauvre en comparaison de la sienne, et l'idée même conçue dans l'esprit de Jésus n'était rien en comparaison de ce Verbe divin en lequel le Père énonce tout ce qu'il est et ainsi conçoit son Fils.

Tandis que les disciples mirent des mois et des années à se faire de Dieu une idée juste, le Père éternel s'exprime en perfection du premier coup : *In principio erat Verbum.* Tandis que nous multiplions les idées, en nous plaçant tour à tour à des points de vue divers, pour acquérir une notion exacte et aussi complète que possible, le Père éternel se dit tout entier et avec lui tout ce qui est ou peut être dans une seule parole intérieure : *Verbum erat apud Deum.* Tandis que les idées des hommes ne sont que de simples impressions, quelque chose d'accidentel en leur esprit, le Verbe unique et éternel où le Père exprime sa

(1) Hebr., I, 1.
(2) Joan., I, 18.
(3) Luc, X, 23-24.

pensée est un Verbe subsistant, c'est quelqu'un, une personne réelle, ayant une substance comme lui et la même substance que lui. *Et Deus erat Verbum.* Ce Verbe était Dieu même. Voilà ce qu'il était de toute éternité avant que ne commençât l'évolution du monde créé par lui.

« Tout m'a été transmis par mon Père, dira Jésus, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils (1). » Voilà, exprimé au présent, comme il convient, ce qui est en dehors du temps, ce qui existe éternellement entre le Verbe divin et celui qui le conçoit. Qu'elle est transcendante cette conception du Verbe! Absolument inaccessible aux hommes à moins d'une révélation par laquelle le Fils la communique (2) en proférant des paroles humaines qui sont un écho du Verbe, elle demeure toujours dans les esprits qui la reçoivent infiniment au dessous de ce qu'elle est en Dieu même (3).

Heureux pourtant ceux qui entendaient des lèvres du Christ l'écho lointain et affaibli du Verbe éternel! Heureux ceux qui voyait Jésus! Comme nous l'avons dit, c'est Notre-Seigneur lui-même qui a proclamé ces béatitudes (4). Chose remarquable, il a insisté surtout sur le bonheur de voir et l'a mis avant le bonheur d'entendre. C'est que sa révélation s'est faite davantage à la vue qu'à l'ouïe. Notre-Seigneur est moins un Maître qui nous apprend Dieu qu'un Fils qui nous le montre en lui-même parce qu'il est la parfaite image de son Père. Il n'enseigne pas à la façon des philosophes, il prêche peu à la manière des prophètes, il se montre, il manifeste peu à peu sa personne.

(1) Luc, x, 22.
(2) Ibid.
(3) Joan., xiv, 10.
(4) Luc, x, 23.

« Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père, dit-il au dernier soir de sa vie. Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montrez-nous votre Père et cela nous suffira. » Jésus lui dit : « Depuis si longtemps je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu a vu le Père; comment peux-tu dire : Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? » Par de telles paroles le Verbe incarné se donne comme l'image du Père... Il l'est un peu dans son humanité, il l'est à la perfection dans sa divinité. L'Image en effet est son nom propre non moins que le Verbe. Il est l'Image vivante et substantielle du Père. Appliquons notre esprit à le contempler sous cet aspect.

Une ressemblance quelconque ne suffit pas pour qu'il y ait image. Par exemple une page blanche n'est pas l'image d'un homme de race blanche, tandis que si j'y dessine la figure de cet homme, on pourra y reconnaître son image. Mais il faut que ce soit d'après nature, en définitive, que je fasse ce dessin. Car si le dessin ne procède pas de l'objet qu'il représente, il peut y avoir ressemblance, mais non image à proprement parler.

Une image assez parfaite est celle que le sceau appliqué sur la cire y laisse de lui-même. La cire en tire la ressemblance tout entière et se l'incorpore parfaitement. Regardez le sceau, regardez la cire. Les mêmes traits sont ici et là. Ainsi la seconde personne de la sainte Trinité exprime tous les caractères de la première. C'est pourquoi saint Paul a dit une parole qui rappelle précisément une telle comparaison : « Le Fils est l'empreinte de la substance de son Père. » On voit le Père tout entier dans le Fils.

Mieux encore il est dit de la Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, qu'elle est « le miroir sans tache

de sa majesté et l'image de sa bonté (1) ». La nature ne peut nous offrir une comparaison plus délicate. Voici un beau miroir, une eau claire et profonde. Que l'homme y présente son visage, aussitôt il apparaît représenté en perfection. C'est lui-même qui est là sans cesser d'être ici tout entier. Ainsi la seconde personne de la Trinité procède à la ressemblance de la première.

Mais ce sont là toujours des images artificielles, et l'Image divine ne l'est pas. L'image qui s'imprime dans mes yeux, en mon imagination, en mon intelligence, l'image de cet homme que je regarde, que je me figure, auquel je pense, cette image me le représente au naturel. Non moins naturelle, mais plus réelle en même temps, est l'image qu'un père trouve de lui dans le fils qu'il a engendré et qui est son vivant portrait, bien que cette image ne soit pas si exacte que la précédente, car de nombreuses différences se mêlent à la ressemblance. Mais que les avantages de ces deux derniers exemples s'unissent ensemble, et c'est le cas s'il s'agit d'un père tout spirituel engendrant son fils à la façon dont un esprit conçoit une belle idée; que ce père tout spirituel conçoive cette idée en réfléchissant sur lui-même, alors comme elle sera son image parfaite! Or, nous le savons, c'est ainsi que la seconde personne de la sainte Trinité procède de la première. C'est dire qu'elle mérite à la perfection d'être appelée l'Image.

Saint Paul, qui lui donne plusieurs fois ce nom, l'appelle aussi la Splendeur, le rayonnement de la gloire divine (2). Comme cet éclat que le soleil engendre en sort tout d'un coup sans attendre le progrès du temps, ainsi la seconde personne émane éternellement de la première. Dès que

(1) Sap., VII, 26.
(2) Hebr., I, 1.

la lumière existe, elle éclate. La splendeur du Père des lumières est éternelle comme lui.

Ainsi tous ces noms réunis font ressortir les divers aspects qui constituent la physionomie de la seconde personne. En disant qu'elle est lumière de lumière on montre qu'elle est aussi éternelle que la première personne. Le nom d'Image, mieux que tout autre, met en évidence sa parfaite ressemblance avec elle. Celui de Fils dit bien qu'elle est de même nature, et enfin celui de Verbe exprime que sa génération est toute spirituelle. Un seul nom était incapable de désigner tous ces aspects à la fois. Néanmoins tous ne décrivent qu'une seule et même notion très riche, la nativité de la seconde personne divine (1).

Mais il est une autre notion qui caractérise encore le Fils de Dieu. Jusqu'ici nous avons vu de qui il procédait. Demandons-nous maintenant qui procède de lui. C'est toujours la question d'origine, la seule qui puisse nous permettre de distinguer entre elles les trois personnes, de fixer les traits de leur physionomie particulière. Or du Fils procède le Saint-Esprit. Mais ajoutons immédiatement que c'est par une action qui lui est commune avec le Père que le Fils se trouve être ainsi le principe de la troisième personne. Et par conséquent bien que cela le distingue du Saint-Esprit, ce n'est pas pourtant une propriété vraiment personnelle, ce n'est pas propre au Fils seulement. Il lui est commun avec le Père de respirer ce souffle très pur, d'avoir l'un pour l'autre cet amour, de se faire ce don mutuel qui est une troisième personne éternellement vivante.

En attendant d'approfondir cette nouvelle idée lorsque nous considérerons la personne du Saint-Esprit qui fait

(1) I^a, qu. 34, a. 2, ad 3.

face aux deux autres, contemplons d'un dernier regard vif et pénétrant le Fils de Dieu dans sa beauté. Le voilà au centre de la Trinité. Tandis que le Père est innascible et qu'en le Saint-Esprit se clôt le cycle de la vie divine, seul le Fils est à la fois celui qui procède et celui dont un autre procède. Éternellement il naît de son Père, éternellement il se retourne vers son Père pour que de l'un et de l'autre émane leur Esprit d'amour.

III. — Le Saint-Esprit

Voici dans la famille éternelle une troisième personne. C'est elle qui semble me toucher de plus près, car c'est en elle que s'achève la vie divine, c'est de là par conséquent qu'elle rejaillit pour se communiquer au dehors, pour pénétrer en moi. Cette troisième personne est pourtant celle que nous avons le plus de peine à dénommer.

Les hommes n'ont pas su lui trouver un nom exclusivement propre, comme pour les deux autres que caractérisent parfaitement ces noms de Père et de Fils. La seconde personne en effet procède de la première par une vraie génération. Nous avons expliqué par l'analogie tirée des conceptions de notre esprit cette conception éternelle de l'Esprit infini qu'est Dieu. Après cette première procession divine qui se fait par voie d'intelligence, une autre s'ensuit qui se réalise par l'effet de l'amour. Nous disions de la seconde personne qu'elle procède par génération. De la troisième nous ne savons dire autre chose que ceci : elle procède. Nous n'avons pas de mot cette fois pour préciser davantage ce nom commun. Et ce sont aussi des noms communs à toute la divinité que nous utilisons pour désigner cette troisième personne. Jésus lui-même n'a pas su mieux faire. Après avoir si bien évoqué son Père et s'être manifesté à ses disciples comme

le Fils unique, il leur a parlé d'un autre encore. Et cette autre personne, particulièrement mystérieuse, qui tient du Père et du Fils, qui vient de l'un et de l'autre, il l'a nommée le Saint-Esprit. Dieu même considéré dans sa nature commune aux trois personnes est esprit, ainsi que Jésus lui-même l'a bien dit : *Spiritus est Deus*. Et c'est aussi une perfection essentielle de Dieu d'être saint. Chacune des trois personnes divines est également sainte. Le Père est esprit et saint. Le Fils aussi... Oui, mais cela même n'est-il pas une raison de donner à la troisième personne le nom d'Esprit-Saint. Cette troisième personne étant le fruit des deux premières qui sont l'une et l'autre esprit, qui sont l'une et l'autre saintes, ces noms mêmes sont naturellement indiqués pour lui devenir propres, qui sont communs aux deux personnes qui la produisent ensemble par une action unanime.

Il y a encore une autre raison, spéciale cette fois, une raison qu'on essaye de tirer de la façon particulière dont procède la personne qu'il s'agit de nommer. C'est une procession d'amour, avons-nous dit. Mais n'est-ce pas le propre de l'amour d'entraîner par une impulsion quasi imperceptible l'aimant vers l'aimé? Le souffle du vent, ce souffle invisible, dont la poussée s'affirme pourtant bien réelle, est dans la nature matérielle ce qui nous en fournit la meilleure image. Le nom que l'on donne en latin au souffle du vent convient donc particulièrement pour désigner cette troisième personne divine issue de l'amour qui entraîne l'un vers l'autre le Père et le Fils : *Spiritus*. Au moment de dire à ses apôtres : « Recevez le Saint-Esprit », Jésus ne commença-t-il pas par souffler sur eux? Ce souffle de sa bouche humaine est l'image de ce qui se passe au sein de la Trinité où le Fils fait face à son Père. Ils s'inspirent mutuellement de l'amour, ils ne respirent que l'un pour l'autre, ils aspirent l'un vers l'autre, dirais-

je employant à dessein des expressions françaises qui ont la même origine. La troisième personne est le soupir de leur amour, le transport affectueux qui les porte l'un vers l'autre, le baiser qui les unit.

On parle encore de l'esprit d'une famille, de son esprit de corps, de ce lien qui assemble tous les membres de cette famille dans les mêmes préoccupations, les mêmes sentiments, les mêmes vouloirs. La troisième personne est bien cela entre le Père et le Fils dans la famille éternelle.

D'autre part est saint tout ce qui conduit à Dieu et unit à lui. Et c'est pourquoi au substantif « Esprit » on ajoute le qualificatif de « saint ». L'Esprit-Saint : pour toutes les raisons que nous avons dites, ces deux mots accouplés nomment donc assez bien cette personne en laquelle le Père et le Fils s'unissent pour aimer le Dieu qu'ils sont l'un et l'autre.

Ainsi « esprit » et « saint » demeurent des vocables communs à toute la Trinité, ils désignent respectivement son immatérialité et sa pureté parfaite. Mais « Esprit-Saint » est le nom réservé à la troisième personne.

On lui donne encore le nom d'Amour. De ce nom qui est commun à toute la Trinité, car Dieu est Amour, *Deus caritas est*, on a fait le nom propre du Saint-Esprit, un nom qui le désigne en personne. La troisième personne est l'Amour comme la seconde est le Verbe. Il y a parallèle entre ces deux noms comme entre les deux processions divines. La première procession est œuvre d'intelligence, la seconde est œuvre de volonté. Quelqu'un fait-il acte d'intelligence? Une conception se forme en lui-même de la chose qu'il pense. Du fait que l'on aime, une certaine impression de l'objet aimé se forme aussi en nous, si bien que s'installe en notre âme cet objet qui y est déjà entré en tant que connu. Que l'on

pense à soi-même, que l'on s'aime soi-même, alors on est présent à soi-même non seulement par le fait de l'identité physique, mais encore d'une nouvelle et double manière d'ordre psychologique, car on s'y trouve encore comme objet connu et comme objet aimé. Pour exprimer tout cela au point de vue intellectuel, les mots ne nous manquent pas. Le verbe mental est la conception qui résulte de l'acte d'intelligence et qui représente à l'intérieur du sujet pensant l'objet pensé, qui nous dit nous-même à nous-même si c'est à nous que nous pensons. Le Verbe est le nom propre de la seconde personne divine en laquelle la première se dit éternellement. Mais pour l'acte de volonté, l'acte par lequel Dieu se veut et s'aime, l'acte par lequel le Père et le Fils aiment, l'un dans l'autre, le Dieu qu'ils sont l'un et l'autre, il n'y a pas de mot propre pour exprimer le fruit de cet amour, car nous n'avons pas de terme pour désigner l'impression que produit en notre cœur l'être que nous aimons. Alors faute de termes, nous reprenons le nom d'amour pour le donner à cette troisième personne. Ainsi donc l'amour est d'abord en Dieu un nom commun qui exprime l'application de personnes aimantes à l'acte d'aimer, spécialement l'application du Père et du Fils à s'aimer l'un l'autre; mais l'amour est un nom personnel si l'on regarde la personne qui procède de cet amour, il désigne proprement celle qui est leur amour en son épanouissement final, la flamme splendide que produit en se rencontrant la double ardeur de leur affection réciproque. En ce second sens il n'y a que la troisième personne qui soit amour.

Contemplons-la émanant de deux premières en leur divine amitié. Dans l'amitié, au lieu de se replier sur soi-même, par un mouvement égoïste on en sort pour se donner à celui qu'on aime, pour se transporter en lui spirituellement, pour ne vivre qu'en lui. Le Père et le Fils

sont ainsi tout entiers l'un dans l'autre, chacun d'eux ne s'aime lui-même que parce qu'il se retrouve en l'autre. Le Père s'oublie en quelque sorte pour n'aimer que son Fils. Le Fils passe tout entier dans l'amour qu'il donne à son Père. Mais dans ce Fils le Père contemple avec amour son image vivante, où il est exprimé à la perfection. Et dans son Père le Fils aime celui dont il tire toute sa substance, tout ce qu'il est. S'il s'aime, c'est parce qu'il est le Fils de ce Père, comme le Père ne s'aime qu'en ce Fils qui est son portrait substantiel. Pour le Père, s'aimer c'est la même chose que d'être aimé par son Fils, et pareillement pour le Fils s'aimer, c'est être aimé par le Père. S'aimer et être aimé ne font donc qu'un. Il n'y a qu'un amour produit par leur double amour. Le Père et le Fils « sont comme deux amis qui étendent les bras l'un vers l'autre, et ce mutuel embrassement est le lien qui les unit l'un à l'autre : embrassement unique, dans lequel l'aimant, en pressant l'ami contre soi-même, se presse contre son ami, embrassement dont la force vient également de l'un et de l'autre et dont le nœud est commun à l'un et à l'autre (1). »

En cet Amour, fruit parfait de l'amitié du Père et du Fils, nous adorons la troisième personne qui resplendit entre les deux premières comme leur vivant trait d'union.

Un autre nom lui convient proprement, c'est celui de *Donum Dei* : il est le *Don* de Dieu.

Il y a don à proprement parler quand on offre sans demander que l'on nous rende. Le geste du donateur est généreux, libéral, gratuit. Remontez au principe de ce geste et vous y trouverez toujours l'amour. C'est parce que nous aimons quelqu'un, c'est parce que nous lui vou-

(1) P. de Regnon, *Études de théologie positive sur la Sainte Trinité*, t. II, p. 230.

lons du bien, que nous lui remettons un don, que nous puisons en ce qui est nôtre quelque chose pour le lui communiquer. Mais avant toute chose, le premier don que nous lui ayons fait, c'est notre amour même. Tous les autres qui peuvent suivre ne sont que la conséquence de cette offrande première et lui sont proportionnés. Par le fait même que la troisième personne procède de l'amour que se portent le Père et le Fils, on peut donc dire qu'elle est aussi leur Don. Ils s'aiment. Le Père aime le Fils si pleinement qu'il se donne tout à lui. Le Fils aime si parfaitement le Père qu'il se donne à lui tout entier, et il en résulte ce don réciproque qui est une autre personne au milieu d'eux. Elle est leur Don aussi bien que leur Amour. Ces deux noms la désignent à proprement parler.

L'Esprit-Saint n'est que donné, il ne donne pas à son tour. En lui se ferme le circuit de la vie divine commencée dans le Père. Mais l'on n'insiste pas sur cette caractéristique comme on l'a fait pour la première personne, car s'il est grandement honorable d'être l'innascible, il n'y a pas de titre honorifique spécial pour la troisième personne à mettre un terme à la fécondité divine.

Cependant, s'il est le point d'aboutissement de l'activité de Dieu à l'intérieur de lui-même, il est par là même le point de jaillissement de ses œuvres au dehors. Étant en Dieu celui qui est le Don, de toute éternité il nous était spécialement « donnable », et du jour où, donné effectivement, il pénètre dans notre âme pour y répandre tous ses dons, il s'y installe lui-même d'abord comme le don premier. Les divines personnes demeurent toutes trois chez nous dans leur ordre éternel, chacune avec ses caractéristiques spéciales. Le don que le Père et le Fils se font réciproquement et qu'ils nous communiquent par là même en nous accordant de participer à leur vie intime est en nous le gage et le principe de tous les autres.

Que l'âme contemplative s'applique maintenant avec ferveur à deviner en elle la présence intime de cet Esprit-Saint qui est *Amour* et *Don* de Dieu. Par cette divine Personne, elle reçoit communication consciente et vive de l'esprit de Dieu dont nous sommes devenus enfants. Par cet Esprit-Saint, Amour vivant répandu dans nos cœurs, nous sommes élevés vers Dieu et attirés à lui pour n'aimer que lui et toutes choses en lui. Par ce Don enfin, nous nous donnons à Dieu, comme le Père se donne au Fils et le Fils au Père dans l'Unité de l'Esprit.

Passe-Prest.

Fr. F.-D. Joret, O. P.

L'Espérance messianique chez les Juifs [1]

« Il est venu parmi les siens,
et les siens ne l'ont point reçu. »
(S. Jean.)

« Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle; tous deux comme leur centre. » Cette réflexion de Pascal souligne bien l'harmonie et l'unité foncière de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance. L'Évangile est un aboutissant autant qu'un point de départ et ne saurait se comprendre, étudié isolément; il s'est formé dans le cadre du Judaïsme; Notre-Seigneur Jésus-Christ était juif et parlait araméen; la sainte Vierge était une juive, les douze Apôtres et les soixante-douze disciples étaient des juifs, et la première Église, réunie sur la terre de Judée, fut une assemblée de juifs. C'est à la maison d'Israël que fut d'abord adressé le divin message de salut.

La première question qui se pose pour quiconque réfléchit sur les origines du christianisme est donc ce rapport

(1) *Le Judaïsme avant Jésus-Christ,* par le P. M.-J. Lagrange, O. P., Collection des *Études Bibliques*; grand in-8° de xxvii-624 pp. Gabalda, 1931. Nos références de citation sans autre précision que celle de la pagination renvoient à cet ouvrage.

de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance; la première préparant la seconde; la seconde menant à sa perfection, « accomplissant » la première. Saint Paul exprime bien cette correspondance au commencement de l'épître aux Hébreux : « Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par lequel il a aussi créé le monde. »

Ce sont ces préparations judaïques de l'Évangile — symbolisées dans un vitrail de Chartres où l'on voit les quatre grands prophètes portant les quatre évangélistes sur leurs épaules — que le P. Lagrange étudie dans l'histoire et la doctrine du peuple élu. Nous n'avons pas la prétention de résumer en ces quelques pages un volume si érudit, où tant de lumières sont projetées sur de multiples problèmes et des plus complexes; encore moins de faire l'éloge de cette étude du maître de l'exégèse catholique moderne, auquel s'applique si bien la devise de saint Jérôme : « Meum propositum est antiquos legere, probare singula, retinere quae bona sunt, et a fide Ecclesiae catholicae non recedere (1). » Notre dessein est plus modeste; nous voudrions attirer l'attention des chrétiens sur quelques idées maîtresses de cet ouvrage, qui ne sont pas seulement spéculation et science, mais esprit et vie.

I. — La fondation du Judaïsme

L'histoire d'Israël, qui s'ouvre, vers l'an 2000, par une migration qui mène Abraham des bords de l'Euphrate en Palestine, comporte deux grandes périodes : la pre-

(1) Ep. CXIX, *ad Minervium et Alexandrum*, P.L., t. XXII, col. 980.

mière se termine avec la destruction de Jérusalem en 586 et la captivité de Babylone; la seconde, qui s'étend de la captivité au soulèvement de Bar-Kokébas sous l'empereur Hadrien (135 ap. J.-C.), porte seule le nom d'époque juive. Autrefois la tribu d'Abraham gardait le nom ethnique que lui donnèrent les Cananéens : les *Hébreux* (c'est-à-dire : les *confédérés*), ou la grande appellation religieuse : les *Israélites*, d'après le surnom donné par Dieu à Jacob en signe de son élection. Le *Judaïsme* proprement dit est donc l'histoire et la religion des Israélites de l'époque postexilienne.

Mais, à quelque période qu'on l'envisage, la vie du peuple élu se définit par l'alliance que Dieu avait conclue avec Abraham, Lévi, David et surtout avec le peuple lui-même au Sinaï. Dès lors, Iahvé est très spécialement le Dieu d'Israël, et Israël le peuple de Dieu. Par la sortie d'Égypte, Iahvé s'est acquis son peuple, et cet acte initial de miséricorde sera sans cesse rappelé par les prophètes comme une obligation stricte d'observer l'alliance divine. De fait, cette alliance oblige le peuple élu à vivre dans la soumission à Dieu, conformément à la loi religieuse et sociale de Iahvé, qui exprime sa volonté, voire sa nature. Or toute l'histoire d'Israël atteste que le peuple manqua à son devoir de fidélité, se laissant aller non seulement aux perversions morales, mais aux cultes schismatiques et à l'idolâtrie. De là ses malheurs — notamment les désastres politiques — qui sont en réalité des châtiments divins. Lorsque l'ingratitude et l'iniquité sont à leur comble, les Chaldéens, instruments de la vengeance divine, envahissent la Judée, prennent et pillent la ville sainte et déportent ses habitants en Babylonie. C'est de ces captifs repentants et revenus à Dieu que naîtra le Judaïsme.

L'épreuve, en effet, fut salutaire. La miséricorde de

Iahvé, arrêtant les pécheurs au bord du désespoir, fit luire au milieu du désastre de radieuses perspectives d'espérance. « Revenir à Dieu, selon le langage des prophètes, c'était revenir à lui par le cœur, changer un cœur de pierre en un cœur de chair. Le châtiment n'est pas de nature à attendrir. Il aveugle, s'il se heurte à l'obstination. Même s'il frappe l'intelligence et l'éclaire, il ne touche pas le cœur. La conviction que le Maître a frappé ne ramène à Lui que si la peine est infligée par un Père qui ne frappe que pour guérir, qui ne s'éloigne que pour être appelé. » (p. 18)

« Ces mêmes prophètes, qui avaient prédit la ruine en suite de l'infidélité, avaient annoncé des jours plus glorieux encore, dans les douces effusions de la tendresse de Dieu reconquise. Il avait aimé la fille d'Israël comme une épouse. Dans le désert s'étaient conclues de mystérieuses fiançailles. L'entrée en la terre promise avait été la dot de l'épousée. Quel serait le retour, après une nouvelle période de solitude pour échanger de nouveaux serments : « Car je l'attirerai, et la condurai au désert, et je lui parlerai au cœur; et de là je lui donnerai ses vignes, et la vallée d'Achor comme une porte d'espérance; et elle répondra là comme aux jours de sa jeunesse, et comme au jour où elle monta hors du pays d'Égypte... Je te fiancerai à moi pour toujours; je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement, dans la grâce et dans la tendresse; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras Iahvé » (Osée, II, 16-22).

« Beaucoup de chrétiens n'ont jamais lu ces paroles. Elles ont été écrites pourtant par le prophète Osée. Où trouver dans l'antiquité des accents aussi pénétrants, aussi dignes de la miséricorde de Dieu? Oh! l'attrait de cet appel lointain sur des captifs déportés, mangeant avec amertume le pain de l'exil, tristes et rebutés aux

jours des fêtes de leurs vainqueurs! Quel contraste entre leur Dieu, le Dieu de leurs pères, et ces dieux et déesses, artisans de leurs malheurs, couronnés d'or, vêtus de pourpre, l'épée à la main, mais idoles impuissantes à se préserver des hiboux et des chauves-souris (Lettre de Jérémie, VI, 10). » (p. 19)

A toutes ces âmes éclairées et rendues dociles par l'épreuve, Iahvé accorda le pardon avec une exquise mansuétude :

Comme un berger il fera paître son troupeau ;
il recueillera les agneaux dans ses bras,
et les portera sur son sein ;
il conduira doucement celles qui allaitent (Isaïe, XL, 11).

La Puissance de Iahvé réalisa les desseins de son amour; elle ranime les ossements desséchés, ouvre les tombeaux, et suscite contre toute attente un prince libérateur :

« Je dis de Cyrus : C'est mon berger ;
Il accomplira toute ma volonté,
en disant à Jérusalem : Sois rebâtie !
et au temple : Sois fondé ! » (Isaïe, XLIV, 28.)

La liberté fut effectivement rendue aux déportés. Un convoi partit pour la Terre-Sainte sous la direction de Zorobabel, et le premier soin fut de rebâtir le Temple, de relever l'autel et de reprendre le culte. Puis Néhémie, échanson d'Artaxerxès I[er], rebâtit les murailles de la ville, dont on célébra triomphalement la dédicace. « Deux processions se mirent en route au même point en se tournant d'abord le dos pour se réunir dans la maison de Dieu. C'était Lui le véritable Roi de l'état restauré (Néhémie, XII, 27 sq.). Une assemblée solennelle fut convoquée, qui marqua le point de départ d'une nouvelle alliance, entre Dieu et son peuple » (p. 29). Esdras, prêtre et scribe, lut alors au peuple « le livre de la loi

de Moïse que Iahvé a prescrite à Israël » (Neh., VIII, 1), et, dans un élan généreux, les Israélites, confessant leurs transgressions et proclamant leur repentance, promirent « avec imprécation et serment de marcher dans la loi de Dieu, qui avait été donnée par l'organe de Moïse, serviteur de Dieu, et de mettre en pratique tous les commandements de Iahvé, notre Seigneur, ses ordonnances et ses lois » (Neh., X, 30).

Le Judaïsme était fondé. L'idolâtrie disparue, l'alliance avec Dieu retrouve sa force première. Sans doute l'indépendance politique n'est pas recouvrée; mais les prêtres possèdent le pouvoir de Dieu et exercent en quelque sorte son gouvernement au milieu du peuple; Iahvé règne sans conteste sur les âmes.

II. — Les vicissitudes du Judaïsme

L'appartenance intime à Dieu, que constitue l'Alliance, assure au peuple fidèle les bénédictions célestes, dont la première est la paix (*Šalôm*). Comme les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, les juifs du V^e^ au II^e^ siècle avant notre ère vécurent dans une paix profonde. Elle fut soudain troublée par la persécution du monarque syrien Antiochus Épiphane (168). Celui-ci cherche à unifier son empire dans une même civilisation grecque, impliquant une même foi. Ne pouvant obtenir de plein gré l'adhésion des juifs aux mœurs et aux cultes païens, il eut recours à la violence. L'une des mesures les plus scandaleuses fut l'érection, dans le temple de Jérusalem, d'une statue de Jupiter Olympien : le temple était ainsi consacré à une divinité étrangère; la circoncision était interdite; le Sabbat profané; les juifs contraints de sacrifier aux idoles. Beaucoup, hélas! séduits par le pres-

tige de l'hellénisme, consentent aux mesures prises ; mais toutes les âmes fidèles se groupent autour de Judas Macchabée, chef de l'insurrection, et défendront la loi de Dieu et son culte jusqu'au martyre.

Cette pénétration de l'hellénisme en Palestine et la réaction qu'elle provoque sont décisives dans la formation de la conscience juive; il faut essayer d'en discerner quelques traits à l'intérieur du cadre historique.

A cette heure où les juifs, écrasés sous le poids des éléphants d'Antiochus Épiphane, voyaient s'évanouir leur rêve d'un avenir glorieux et triomphant sur la terre, Dieu fait luire de nouveau la chaude lumière de l'espérance. C'est très vraisemblablement à cette époque que furent publiés les oracles de Daniel. Or ils promettent le secours et la récompense divine aux martyrs de la foi : « En ce temps-là, ton peuple sera sauvé; quiconque sera trouvé inscrit dans le Livre » (Dan., XII, 1). « Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour les opprobres, pour la réprobation éternelle » (Dan., XII, 2).

Ils donnent surtout une nouvelle assurance dans le succès de la lutte par la venue du Règne de Dieu : « Je regardais dans les visions de la nuit, et voici que sur les nuées vint comme un Fils d'homme, il s'avança jusqu'au vieillard » — qui représentait Dieu lui-même — « et on le fit approcher devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit » (Dan., VII, 13 sq.). L'Évangile a vu dans ce Fils de l'homme le roi céleste de l'avenir; Il instaurera un règne de sainteté. Il ne s'agit donc pas d'une royauté profane au seul bénéfice d'une nation particulière, mais le Roi suprême, « Sainteté des saintetés », sanctifiera ses

fidèles. Le Règne de Dieu devra être le royaume des saints. « Daniel annonçait un acte de la miséricorde de Dieu, amenant les hommes à la justice. C'est la prédication de Jésus annoncée : Faites pénitence, car le Règne de Dieu est proche. C'est une esquisse de la vue d'ensemble de saint Paul sur la justice donnée par Dieu. On dirait sans trop d'exagération que tout le malentendu entre Jésus et les Pharisiens, entre saint Paul et les Juifs, est né de ce que le Judaïsme des docteurs s'était orienté vers une fausse intelligence du règne de Dieu, dont les traits avaient cependant été fixés par Daniel : « Soixante-dix semaines ont été fixées au sujet de ton peuple et de ta ville, pour arrêter la prévarication, et pour sceller les péchés et pour remettre la dette et pour introduire la justice éternelle, et pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre une Sainteté très sainte » (IX, 24). Le terme précis des soixante-dix semaines peut être discuté. Ce qui est sûr, c'est que dès le moment où le grand ennemi de Dieu sera frappé, Dieu va commencer son œuvre, son règne est dans la perspective prochaine, il n'y aura qu'à s'y préparer. L'essentiel est de savoir en quoi doit consister cette intervention de Dieu : elle consiste à pardonner le péché, à introduire la justice. Désormais la prophétie est à son terme, la réalité qui en est l'accomplissement est en vue, et cette réalité est l'onction d'une chose très sainte où l'on ne peut refuser de reconnaître l'Église de Jésus-Christ. » (pp. 68-69)

Cette espérance du Messie Sauveur fut comprise et fidèlement conservée par bien des âmes. Nous en trouvons, quelque cinquante ans avant Notre-Seigneur, une fort belle expression dans le psaume XVII, attribué par fiction à Salomon :

1. Seigneur, c'est toi qui es notre roi, à jamais et encore, car c'est en toi, ô Dieu, que nous plaçons notre gloire.

2. Et combien de temps dure la vie de l'homme sur la terre ?
Autant vaut sa durée, autant vaut l'espérance qu'on fonde sur lui.

3. Pour nous, nous mettons notre espérance en Dieu, notre Sauveur,
car la force de notre Dieu s'exercera à jamais, ensemble avec sa miséricorde.
Dieu jugera les nations, et son règne subsistera sur elles à jamais.

. . . . . .

12. Tel est le noble aspect du roi d'Israël, dans le dessein de Dieu
de l'élever sur la maison d'Israël, pour en être le restaurateur.

13. Ses paroles sont plus pures que l'or du premier choix;
dans les assemblées il saura discerner les tribus du peuple sanctifié;
ses paroles sont comme les paroles des saints, au milieu des peuples sanctifiés.

14. Heureux ceux qui vivront dans ces jours
et verront les biens d'Israël dans l'assemblée des tribus, œuvre de Dieu !

15. Que Dieu fasse venir promptement sa miséricorde sur Israël,
qu'il nous sauve de l'impureté d'ennemis profanes !

16. Le Seigneur lui-même est notre roi, à jamais et encore.

A cette physionomie si pure du Messie authentique, la plupart des psaumes de cette même collection ajoutent des traits qui reflètent les doctrines religieuses de ces « pieux » ou Assidéens qui formeront le parti des Pharisiens.

Devant l'invasion de l'hellénisme, les juifs fervents s'unirent dans une résolution commune de pratiquer intégralement la Loi et de favoriser ses défenseurs; mais bien vite leur piété dégénère en légalisme; ayant conscience d'être les observateurs scrupuleux des lois divines,

ils s'arrogent le mérite de leurs œuvres et une justice quasi parfaite. Leur suffisance et leur orgueil les portent au mépris des pécheurs dont ils évitent le contact (Pharisien veut dire : séparé); et cet esprit est déjà une déviation de la religion véritable. Quant à eux, s'ils ont à bénéficier de la miséricorde de Dieu, elle leur est presque acquise de droit. C'est que :

III, 7. Le Juste examine constamment sa maison
pour ôter l'injustice de son manquement.
8. Il a expié au sujet de l'ignorance dans le jeûne et
l'humiliation de son âme,
et le Seigneur tient pour pur tout homme saint et
sa maison.

XIII, 7. On ne saurait comparer la correction des justes dans leur ignorance, et la catastrophe des pécheurs.

« C'est surtout dans les deux psaumes III et XIII qu'est formulée cette théorie qui constitue l'essence du Pharisaïsme. Il n'y a que deux catégories d'hommes : ceux qui sont justes et saints, et ceux qui sont pécheurs. Les premiers se corrigent eux-mêmes, surtout par l'épreuve que Dieu leur envoie; il les traite comme des fils, qui n'ont été qu'à la limite du péché, ou qui ne l'ont franchie que par ignorance. Ils ont les yeux ouverts par les peines que Dieu leur envoie, ils s'y soumettent et échappent dès ici-bas aux châtiments les plus sévères : marqués d'un signe, ils n'auront rien à souffrir..... et la vie éternelle auprès de Dieu leur est assurée.

« Les pécheurs au contraire accumulent les péchés comme à plaisir, ils ont sur le front un signe de perdition : Dieu les punira dès ce monde par l'épée, la famine, la dent des bêtes, et ils périront, tandis que les justes ressusciteront pour la vie éternelle. » (p. 159)

On reconnaît dans ces traits les Pharisiens dont Notre-

Seigneur stigmatisera l'orgueil et l'hypocrisie avec tant de violence. Leur présomption de justice, leur dureté de cœur envers les pécheurs que le Fils de Dieu est venu sauver, comme un pasteur se met à la recherche de sa brebis perdue, les disposaient mal à recevoir la personne et le message de Jésus-Christ.

III. — Le Judaïsme au temps de Jésus-Christ

On peut affirmer nettement que le Judaïsme sortit vainqueur de sa lutte contre le paganisme et qu'il conserva intact le dogme fondamental de la religion de ses pères : la foi et le culte du seul vrai Dieu. Si, comme on l'a indiqué, le parti des « pieux » n'a pas su se garder de l'excès et a fait dévier la religion intérieure vers une observance exagérée de la lettre aux dépens de l'esprit, il conserve la gloire d'avoir préservé la nation juive de l'apostasie et préparé ainsi la venue du Messie. Sur toute la terre, Iahvé n'était connu, adoré et servi que par les juifs, confessant sa transcendance et sa providence sur le monde. Appuyés sur la Révélation, ils espéraient aussi une vie éternelle auprès de Dieu, récompense des bons. Certes, aucune affirmation des prophètes sur l'au-delà et ses conditions d'accès n'égale la précision de celle de Jésus : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Mais on ne peut méconnaître la clarté de textes comme celui-ci :

J'ai placé Iahvé toujours en ma présence,
parce qu'il est à ma droite, et je ne serai pas ébranlé.
Aussi mon cœur s'est-il réjoui et mon âme a tressailli ;
même ma chair repose en paix.
Car tu n'abandonneras pas mon âme au Chéol ;
tu ne permettras pas que ton dévot voie l'abîme ;
tu me feras connaître le chemin de la vie,

rassasiement de joie en ta présence,
bonheur à ta droite pour toujours (ps. XVI, 8-11).

Mais déjà, sur cette croyance essentielle, la division se creuse au sein du Judaïsme. Sous l'influence sans doute des Épicuriens et des Stoïciens, les Sadducéens n'admettaïent pas même l'immortalité de l'âme. Ce recul immense sur la foi des ancêtres entraînait les conséquences que l'on conçoit. « Si la vie future n'existait pas ou n'avait pas la rétribution pour loi, la foi en un Dieu juste, l'espérance en un Dieu bon étaient frappées à la racine : comment l'amour de Dieu eût-il pu subsister ? » (p. 354) Ce qui est aussi grave peut-être, c'est que même ceux qui admettent la survivance de l'âme poursuivent les pécheurs de leur haine jusque dans la tombe : « Le sentiment de charité si fortement inculqué par Jésus-Christ est choqué des transports joyeux de vengeance satisfaite qu'excite dans les justes la perte des réprouvés... C'est sur ce point surtout que l'exclusivisme plus accentué du nationalisme laisse une impression pénible au cœur. » (p. 363)

L'idéal primitif du Messie, libérateur promis par Dieu, s'est aussi gravement altéré dans le Judaïsme. La croyance ancienne voyait en Lui un Roi descendant de David, rempli de l'Esprit de Iahvé, établissant un règne de paix, de justice, d'innocence, où sans doute le peuple élu aurait la première place, mais auquel les nations les plus lointaines étaient conviées. Isaïe avait précisé que ce Serviteur de Dieu serait en proie à la souffrance et à la mort :

LIII, 5. Or il était transpercé à cause de nos crimes,
broyé à cause de nos iniquités ;
ce qui pesait sur lui était notre réconciliation,
dans ses meurtrissures était notre guérison.
6. Nous étions tous égarés comme des brebis,

chacun de nous suivait sa voie.
Et Iahvé a fait retomber sur lui
ce qui était dû par nous tous.

7. Maltraité, lui se résignait,
et il n'ouvrait pas la bouche :
Comme un agneau qu'on traîne à l'abattoir,
et comme une brebis muette aux mains de ceux
qui la tondent.

8. Après la geôle et le jugement il a été enlevé,
et qui se demande où il est ?
Car il a été retranché de la terre des vivants ;
à cause des crimes de mon peuple il a été frappé
à mort.

Quelles seraient les modalités et les circonstances de cette mort ? Les événements devaient le préciser, mais il est clair que cette victime innocente est offerte en sacrifice expiatoire pour obtenir la justice des pécheurs; elle sera par suite une source de salut. Or ce sont ces humiliations et cette mort qui ont donné lieu au grand scandale du Judaïsme contemporain de Jésus-Christ. Au lieu de conserver dans leur intégrité tous les traits que les Révélations attribuaient au Sauveur, il n'a retenu des textes que l'affirmation de son éclat, de son prestige, entendons : de sa gloire humaine; il a méconnu le sens spirituel de sa vraie grandeur. Dès lors les juifs ne pouvaient reconnaître en Jésus, fils de Joseph, le Messie authentique qu'ils décrivaient tantôt comme un être purement céleste venant juger et rassembler ses élus, tantôt comme un conquérant établissant le règne d'Israël sur les autres nations avec une puissance irrésistible. Le symbolisme de l'art chrétien est donc exact qui représente la Synagogue par une femme ayant un bandeau sur les yeux.

Enfin, si l'on examine la religion intérieure qui devait commander dans le Judaïsme les rapports des âmes avec

Dieu, on constate une absence presque totale de mysticisme, c'est-à-dire de cette connaissance d'un Dieu goûté dans la prière, qui nous met en contact vivant avec Lui. Le formalisme éloigne de plus en plus les âmes d'un culte en esprit et en vérité; l'observation minutieuse et extérieure de la Loi l'emporte sur le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain; et cette disposition d'âme, où il y a « plus de respect que de tendresse, plus de crainte que d'amour », sera peut-être le plus grave obstacle à l'accueil de Jésus. Il importe de noter que ce légalisme, cette incompréhension d'un Dieu sensible au cœur, fut l'œuvre des hommes, car l'ancien Israël avait connu et goûté « ce contact avec le Dieu vivant, qui rendait les rapports si familiers entre Dieu et les patriarches, même entre Israël et celui qui était son chef de guerre, mais aussi son pasteur, et enfin son père » (p. 430). Témoin de cette vie intime avec Dieu et de la confiance spontanée en sa grâce, ce beau passage du psaume :

LXXIII, 23. Pour moi je suis toujours avec toi ;
tu as pris ma main droite,
24. tu me conduis selon tes desseins,
et après tu me prendras.
25. Qu'ai-je dans le ciel, sinon toi ?
Et sans toi rien ne me plaît sur la terre.
26. Ma chair et mon cœur se consument :
Dieu est le rocher de mon cœur et ma part à jamais...
28. Pour moi mon bien est d'être près de Dieu,
J'ai placé mon refuge en mon Seigneur Iahvé.

Et Isaïe, LXIII, 16; LXXIV, 7 :

Toi, Iahvé, tu es notre Père,
notre Rédempteur, c'est ton nom en tout temps...
nous sommes de l'argile et tu es le potier,
nous sommes tous l'ouvrage de tes mains !

Comme le Judaïsme du I^er^ siècle est loin de cette religion du cœur et de cette communauté de vie avec Dieu qu'impliquait l'Ancienne Alliance! Dans la mesure où il est légitime d'opposer la religion d'amour qu'est l'Évangile à la religion de crainte de l'Ancien Testament, cette dernière doit se restreindre au seul Judaïsme; le respect de la transcendance divine empêche les âmes de tendre vers Dieu et de le rechercher pour lui-même. On le voit bien dans le grand acte de religion qu'est la prière. « L'Ancien Testament contenait une splendide collection de prières, exprimant les sentiments que l'homme doit éprouver quand il aborde Dieu : la prière gémissante, courbée sous le poids du péché, ou simplement pénétrée de l'impuissance de toute créature; la prière qui intercède et triomphe des résistances de Dieu même, comme celle d'Abraham et de Moïse; la prière qui rend hommage à la Science, à la Puissance, à la Bonté miséricordieuse et qui rend grâces. Il y avait aussi, quelquefois, surtout dans les psaumes, la prière qui cherche Dieu pour lui-même, dans un sentiment d'amour, et qui déjà se repose en Lui. C'est celle-là qui a en elle-même sa fin, et qui est nécessairement exaucée » (p. 463).

Il faut accorder que le Judaïsme a conservé la vraie notion de la prière, mais, multipliant les obligations à cet égard, il tendait à en faire un devoir réglé plus qu'une supplication; surtout il est visible que sa prière est trop intéressée, qu'elle a principalement en vue la récompense temporelle, la délivrance et la restauration nationale. Tels sont quelques-uns des traits de la dégénérescence de la piété juive lors de la venue du Sauveur.

Devant ces ombres, ces erreurs, ces espoirs déçus ou ces efforts vains, on comprend mieux l'Incarnation. Il fallait que Dieu lui-même vînt chercher les âmes, les convaincre en personne de son amour et instaurer le

culte en esprit et en vérité. Ces réticences et ces hésitations des plus justes parmi les juifs, les conflits de doctrine de leurs docteurs, éclairent la parole du Christ : « Je suis la Vérité... Je suis la Voie... Nul ne vient au Père que par moi », parole accréditée par le témoignage du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. »

*
* *

Lorsque le Fils de Dieu incarné adressa le message du salut à ses compatriotes, ceux-ci étaient-ils disposés à l'accepter et à entrer dans le royaume de son Père qu'il instaurait sur terre? Les faits ont répondu. Que si l'on demande d'où viennent l'endurcissement des cœurs et l'aveuglement des esprits devant la lumière fulgurante du Fils de l'homme, il faut remarquer que les âmes droites, dociles à la grâce et vivant de l'espérance du salut, ne manquèrent point. Pour elles était déjà vraie la parole : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière » ; elles ont fait bon accueil à l'Évangile et furent les premiers membres du royaume du Christ; c'est la Vierge Marie qui chante l'accomplissement des promesses messianiques :

Il a pris soin d'Israël son serviteur,
Se ressouvenant de sa miséricorde
(Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères)
Envers Abraham et sa race, pour toujours (Luc, 1, 54-55).

C'est Zacharie, rempli de l'Esprit-Saint :

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
Parce qu'il a visité et racheté son peuple,
et qu'il a suscité une Force pour nous sauver,
Dans la maison de David son serviteur (Luc, 1, 68-69).

C'est Siméon, « homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël » :

> ... Mes yeux ont vu votre salut,
> Que vous avez préparé à la face de tous les peuples :
> Lumière qui doit dissiper les ténèbres des Nations,
> Et la gloire d'Israël, votre peuple (Luc, II, 30-32).

C'est Anne, la prophétesse, qui se met « à louer le Seigneur et à parler de l'Enfant à tous ceux qui à Jérusalem attendaient la Rédemption » (Luc, II, 38).

Puisque le Messie est issu d'Israël, on peut dire que les promesses d'exaltation et de salut de Dieu à son peuple ont été réalisées. C'est le Judaïsme qui a donné au monde son Sauveur.

Hélas ! il l'a aussi crucifié ; la majeure partie de la nation n'a pas accepté l'envoyé de Dieu et s'est méprise sur son vrai caractère. « C'est qu'il y a une grande différence entre la Révélation ancienne et le Judaïsme palestinien... Tendance très nette à élaguer les éléments surnaturels, à les restreindre à des formalités accessibles à la raison ; résolution bien arrêtée de constituer une nation fidèle à sa religion, mais à une religion faite exprès pour un seul peuple; attachement à la Loi par une observance ponctuelle et raffinée, multipliant les occasions d'un service assidu; conviction que le Messie serait leur homme, leur docteur et leur capitaine, contraignant les Gentils à s'incliner devant eux et devant lui. Tels sont les principaux traits du Judaïsme nationaliste et formaliste qui a prévalu avant et surtout après Jésus-Christ. » (pp. 589, 591)

Le livre du P. Lagrange, auquel nous empruntons, parmi tant d'autres, ces réflexions, aide à comprendre ce mystère de l'acceptation et du refus de la Lumière. Les Juifs n'ont pas voulu reconnaître le Messie descen-

dant de David dans ce prophète humble, sans éclat et finalement crucifié : *Judaei signa petunt.* Les Juifs demandent des signes dans le ciel, mais Dieu demande la foi, et sa Sagesse confond les sages de ce monde. La Croix scandalise le Juif, elle est une folie pour le Grec, mais une source de salut pour quiconque croit.

Le Saulchoir.

C. Spicq, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Sainte Françoise Romaine

Évocation [1]

Il n'est pas aisé de dégager son profil, aux arêtes pourtant si vives, de l'amas d'anecdotes, de récits, de commentaires que la dévotion d'abord, puis l'érudition, ont dressé autour d'elle. Un enchevêtrement de symboles, tantôt mystiques, tantôt littéraires, nous a rendu obscure et comme étrangère cette figure cependant très proche de nous. N'a-t-elle pas vécu dans un monde agité? N'a-t-elle pas été mêlée à la vie sociale, à la vie politique? N'a-t-elle pas voulu et fondé une de ces communautés, si multipliées aujourd'hui, et, si l'on ose dire, si en vogue, de religieuses régulières, mais sans grilles ni tours, dont le cloître s'étend dans les rues des villes et dans les taudis? Oui. Il est temps d'éclairer, au moins, quelques aspects de son visage. Il nous faut l'essayer.

Cette sainte est une dame romaine de la haute société,

(1) *Acta SS. Boll.*, tome II, Mart. ad d. IX. Comtesse de Rambuteau, *Vie de sainte Françoise Romaine.* — Rohrbacher, *Vies des Saints pour tous les jours de l'année.* — Berthem-Bontoux, *Sainte Françoise Romaine et son temps.*

à la fin du XIV^e^ et au commencement du XV^e^ siècle : société et temps singulièrement mouvementés.

Être comme tout le monde, avec tout le monde, et au milieu du monde, et être une sainte, visiblement, une sainte à miracles qu'escortent les anges; prise dans le courant du siècle, n'avoir jamais pu suivre la vocation intime de son âme, et monter, dès cette vie, degrés à degrés, à la perfection la plus haute et à la vision réservée aux élus, c'est l'invraisemblable, et vraie, histoire de Françoise Ponziani.

Les guerres civiles et leurs horreurs, le schisme de l'Église et ses troubles, la première renaissance italienne et ses charmes tendent derrière elle une toile de fond mouvante et confuse. Et elle ne s'en détache pas. Elle y est comprise. Elle est bien une Romaine ardente, pleine de patriotisme et d'amour de la liberté; elle est une championne intrépide de la Papauté, une inspiratrice de la restauration de l'Église; elle est, quand même, une princesse de la Renaissance dont l'archange gardien dévide un fil d'or — telle la Parque antique —, dont le langage poétique, et toute l'allure, ont une grâce classique.

Avec cela, populaire autant que personne, parmi le gesticulant et passionné peuple de Rome, jamais cette élégante patricienne n'est seule; jamais à part du peuple; depuis l'âge de douze ans, où on la marie pompeusement, jusque sur son lit de mort, elle sera toujours, malgré elle, en représentation, et, pour parler comme son saint Paul, en spectacle aux hommes, aux anges, et aux démons...

***

La voici, petite fille encore, grande pour son âge, et

gracile, qui monte avec ses compagnes à Santa Maria Nuova. Elle va trouver son confesseur, le vénérable Prieur des Olivétains di Monte-Savello. Elle a le cœur gros, tout son être est désemparé. Elle se sentait appelée à offrir au Seigneur Jésus sa virginité, et déjà voici qu'il est question de la donner en mariage à Lorenzo Ponziani. Dom Antonio l'écoute, puis lui parle. Doucement, le vieux moine lui conseille le renoncement, lui enjoint l'obéissance. C'est sa voie. Elle a compris du premier coup ; elle acquiesce. C'est fait : son âme ne lui appartiendra plus, elle l'a vendue à l'obéissance. Elle redescend grave, et cependant légère, comme si elle était portée par des mains invisibles. L'ange de la purification l'accompagne. A toute faute, même vénielle, à toute reprise, même inconsciente, de volonté propre, à tout manquement à la sincérité totale envers son directeur ou soi-même, il la frappe au visage, ou la touche à l'épaule : esclavage plus doux bientôt que la plus douce liberté. Adieu caprices, velléités, rêveries, désirs. La route est tracée, rude, mais simple et droite. C'est en y marchant qu'on devient une sainte...

Maintenant, c'est le jardin du Palais Ponziani, du riche palais regorgeant de provisions, bruissant des pas de nombreux serviteurs. La petite épousée a fort à faire pour agréer à sa noble belle-famille, complaire aux familiers, s'acquitter à la satisfaction générale de son apprentissage de maîtresse de maison. Travail sans vacances jamais. Mais il y a le jardin, sa fontaine, son banc de pierre, sa charmille, ses vieux murs où courent les lézards. Au jardin elle retrouve sa jeune belle-sœur, Vanozza. Les deux adolescentes se glissent sous la charmille ; elles pensent être en une grotte où va les visiter le séraphique Père François d'Assise ; elles gardent le

silence, le cher silence de l'oraison. Pour le retrouver, s'il est rompu, elles se feront au grenier, derrière les sacs de blé, un oratoire pour les heures de la vie cachée en Dieu.

*
* *

La vie n'est pas facile au Palais Ponziani. Les devoirs quotidiens y sont complexes, parfois contradictoires; les caractères pas commodes. Les Ponziani font de la politique : ligues et complots, guets-apens et assassinats, et le poison, et les recours à la magie, l'exil, les morts violentes, voilà ce que cela veut dire à Rome en ce siècle quinze. La famine, l'épidémie et leurs ravages s'y ajoutent. Quel art sublime conservera la paix et l'amour au foyer, dans les cœurs, parmi la haine et la misère? Françoise y parvient. C'est au milieu des tragiques rumeurs de ces jours qu'elle accomplit sa tâche conjugale, qu'elle met au monde ses enfants, Bientôt les deux petits, Evangelista, Agnese, sont emportés par la peste; Battista, l'aîné, est pris comme otage. Lorenzo est gravement blessé, banni. Les indigents assiègent le Palais, et ne l'assiègent jamais en vain. La jeune femme, la jeune mère résiste à tout, supporte tout, ne compte pas avec elle-même, ni avec son propre cœur, ni avec ses propres forces. Aussi bien les a-t-elle donnés, a-t-elle donné sa vie.

Quelquefois, elle s'échappe néanmoins. C'est pour prier. C'est pour recevoir le Corps du Christ et en vivre. A Saint-Clément elle trouve l'appui et la direction du prieur des Dominicains, Frà Michele. Puis, c'est à Sainte-Marie du Transtevere, le curé, dom Giovanni Mattioti. Celui-là — qui est son biographe — c'est elle souvent qui doit relever sa confiance et éclaircir ses idées.

Jamais elle n'a d'hésitation sur ce qu'elle doit faire.

Jamais elle ne perd de temps à s'examiner elle-même, à tourner la tête en arrière. Depuis que le petit Evangelista, si pur, si instruit déjà dans les choses saintes, est parti pour le ciel, elle se sent dirigée d'en-haut, non plus par l'ange de la voie purgative, mais par un archange qui l'illumine de son infaillible lumière.

Le moment est arrivé pour elle — et son Evangelista le lui a prescrit, en la consolant — de s'élever à la vie contemplative. Elle en reçoit les grâces, dans une abondance jaillissante.

On ne comprendrait pas, du point de vue naturel, qu'en une existence aussi agitée et tourmentée, il y ait eu place pour l'étude et la méditation. Pourtant, à n'en pas douter, la jeune femme qui gouverne avec tant d'exactitude sa lourde maison, élève ses enfants, dirige ses domestiques et souvent travaille avec eux, soigne les pestiférés, porte partout ses aumônes et son rayonnement, étudie profondément, durant ces mêmes années, le dogme et l'histoire de l'Église. Elle fait de la lecture de l'office sa nourriture de chaque jour. Elle est toute pénétrée des textes liturgiques. Les épîtres de saint Paul, les homélies de saint Grégoire Pape, les prophéties d'Isaïe, lui sont aussi familières que les Évangiles. Son langage en est imprégné. Elle médite les psaumes de David, la règle de saint Benoît. Ce sont pour elle paroles vivantes.

Les écrivains sacrés sont devenus ses amis et ses conseils. Ils répondent à ses demandes. Elle converse avec eux.

A quel instant de ces colloques intérieurs s'arrête le mouvement de l'intelligence et de l'imagination créées, et commence la révélation dans l'extase? Souvent il lui arrive à présent d'être ravie en Dieu, comme si son âme quittait son corps, échappait à ses sens. Avec ses saints préférés, elle se tient au pied de l'Arbre de vie qu'elle

embrasse. Mais, victime depuis longtemps consacrée dans l'obéissance, même en extase elle peut toujours obéir à son confesseur, à son mari, remplir sans défaillance ses devoirs d'état.

Elle a beau passer les nuits à veiller, à soulager Lorenzo couvert de blessures et infirme, elle est toujours prête à courir au premier appel chez les malheureux. Elle contemple et elle agit en même temps. Dans un corps pourtant fragile et souvent éprouvé par la maladie, elle porte une flamme inextinguible. Indifférente à tout ce qui n'est pas charité, elle se meut déjà dans la vie éternelle. Les années s'écoulent; la maturité de l'âge n'a pas durci la tendresse de ce cœur inépuisable.

Le vindicatif Lorenzo est vaincu par le charme surnaturel qui l'enveloppe. Il pardonne à ses ennemis. L'amour triomphe; mais c'est un amour épuré. Lorenzo vivra encore douze ans avec sa femme dans la continence. Après avoir été son épouse docile, elle devient, avec quelle joie! sa fidèle servante. Battista est grand à présent : qu'il s'occupe des terres et des bergers, qu'il gère les biens.

Elle se fait tout humble, toute petite, auprès du petit Jésus que lui tend la Madone. Elle est « la poveretta di Transtevere » ; et dans la cuisine, déserte aux heures tardives ou matinales, sous le manteau de la cheminée où chauffent les compresses de Lorenzo, seule, muette, effacée, elle attend sans impatience l'heure de Dieu.

***

Celle-ci, sans bruit, venait, était venue. Les dames et jeunes filles pieuses qui fréquentaient Santa-Maria-Nuova s'étaient ouvertes à dona Ponziani. Elle priait si bien! — « Comment, sans quitter le monde et ses charges, se

rapprocher du Seigneur, comment le servir? » Françoise leur avait proposé de s'affilier, par un vœu d'oblature, à la branche olivétaine des Bénédictins qui, les premiers, l'avaient initiée à la paix intérieure. Plusieurs patriciennes, et parmi elles, la chère Vanozza, firent ce premier pas. Mais, épars, le petit groupe n'avait pas assez de force pour produire les fruits de prière et d'apostolat dont Rome, déchirée, avait si grand besoin. Ces oblates séculières devinrent bientôt oblates régulières.

Hardiesse originale : Françoise n'hésite pas à constituer une communauté dans laquelle elle n'entrera pas!

Elle a invoqué l'aide de l'apôtre saint Paul, du père de la vie monastique, saint Benoît, de la patronne de la vie pénitente et contemplative, sainte Marie-Madeleine. Elle réclame le concours d'un prêtre, Dom Mattioli, d'un moine, Dom Ippolito, d'un Frère mineur, Fra Bartolomeo Bondi : la foi — la règle — la pauvreté... Trois au ciel, trois en terre. Délibérément, elle installe les huit premières oblates dans le palais délabré de Tor de'Specchi — de la Tour des miroirs. Est-ce un couvent? Oui, par la psalmodie de l'office que les sœurs disent au chœur, revêtues d'un grand voile de lin, et par l'observance de la règle bénédictine. Mais, habillées simplement comme les veuves de ce temps-là, les oblates s'en vont à travers Rome dévastée visiter pauvres et malades. Elles sont une première et audacieuse effigie de la Visitation telle que la concevra d'abord saint Francois de Sales, une première esquisse des Filles de la Charité que saint Vincent de Paul lancera dans le monde, deux siècles plus tard.

Agnese de Lelli est supérieure. Tandis que sa « ruche » s'organise, Françoise continue à mener dans le Palais Ponziani sa vie sacrifiée. Elle ne s'est réservé dans sa fondation aucune charge.

*
* *

Une autre tâche lui est encore imposée.

Déjà deux femmes, sainte Brigitte de Suède, sainte Catherine de Sienne, ont été envoyées aux Papes. Messagères du Saint-Esprit, à Avignon comme à Rome, elles furent chargées de ramener le Vicaire de Jésus-Christ dans la chaire de Pierre, et parmi les tempêtes temporelles et les désordres hérétiques, de lui rendre clair le sens de sa mission divine.

Françoise a son acte dans ce drame ; il se joue à la fois à Bâle où siège le Concile dont les décrets eussent renversé la hiérarchie ecclésiastique et fait du Souverain Pontife un fonctionnaire au service d'une assemblée parlementaire, et à Rome d'où Eugène IV va s'enfuir sous un froc de moine. Les esprits sont si aveuglés par les passions politiques que les évêques, les prêtres, les religieux même, — beaucoup d'entre eux, du moins — sont dans l'erreur : ténèbres dans lesquelles s'allument, presque à la même heure, le bûcher de Jeanne d'Arc! Françoise veille en prières. Ses prophètes, ses saints, lui montrent les périls du présent et de l'avenir. Impérieusement, inspirée par l'Apôtre saint Thomas, puis le Pape Grégoire le Grand, elle dicte à son confesseur des lettres pour le Saint-Père : qu'il ne se laisse pas abuser, qu'il ne se fie pas aux apparences, qu'il ne soit pas obstiné dans le oui ou le non, qu'il ne se cherche point lui-même surtout, mais fasse attention au troupeau qui lui est confié et dont il aura à rendre compte...

Dans l'universel désarroi, elle élève, par ses Oblates, un rempart de prières autour du Pape et de Rome.

« A vous, dit-elle à ses filles, de suppléer à ce que ne font pas les autres. Prier, faire pénitence pour vous et

pour les autres, c'est là votre vocation. Vous êtes les victimes destinées à apaiser la colères de Dieu et vos larmes doivent éteindre cet incendie... Par vous, Rome recouvrera la paix et la liberté... La Madone vous appellera vraiment ses Oblates quand elle vous verra ainsi offrir vos corps et vos âmes en oblation au Très-Haut. »

De Tor de'Specchi partira bientôt une ligue de prières incessantes pour l'Église.

On voit que le symbolisme poétique de la Sainte, en ses révélations, n'a rien ôté à la netteté toute latine de son esprit et de son langage. C'est ici le bulletin d'un chef d'armée. Moins intellectuelle peut-être, ou moins scolastique que sainte Catherine de Sienne, son illustre devancière, elle a, lorsqu'il s'agit de l'Église du Christ, le même ton sans réplique d'une volonté entièrement unie à la volonté de Dieu et toute consommée en elle.

*
* *

Elle est veuve maintenant. Elle a conduit Lorenzo au port du salut. Battista a épousé la fière dona Mobilia; ils ont déjà un fils et une fille. Elle a fait remise au jeune couple du palais et de toutes les richesses des Ponziani. Pieds nus, la poveretta du Transtevere se présente à Tor de'Specchi et, prosternée, y mendie la dernière place. Mais un archange nouveau-venu est derrière elle. Elle n'a plus besoin des grâces illuminatives. Il lui faut se hâter vers l'union qui achèvera de la transformer pour la vie bienheureuse en Dieu. Son guide file et ourdit sans arrêt une trame d'or. Elle explique que cela signifie que Dieu ne la veut jamais sans responsabilité ni travail. L'or exprime l'ardeur vive et pure de la vie unitive. Si dans sa main gauche l'archange présente une verge faite

de trois palmes, c'est le signe de l'énergie avec laquelle elle doit corriger les oblates et les rendre parfaites. Aussi se fait-elle entendre de toutes, et de toutes chérir, en mère vigilante et dévouée, mais sans faiblesse...

Quelques années passent encore. Elle ne veut plus que vivre parmi ses filles ce qui lui reste à vivre, et que mourir entre leurs bras.

Suprême sacrifice : cette joie va lui être refusée.

Oblate, elle est demeurée mère. Il y a en elle quelque chose de notre sainte Chantal. Rien ne lui fera jamais oublier les devoirs maternels.

Battista est au lit avec une mauvaise fièvre. Avertie, elle court au palais Ponziani. Ce n'était rien. Elle repart bientôt pour son monastère. Mais le frisson pernicieux l'a saisie. Elle se traîne avec effort. Elle entre se reposer à Santa-Maria du Transtévère; et là son confesseur, Dom Mattiotti, frappé de voir se creuser ses traits, s'affaisser sa taille encore élancée, lui ordonne de rentrer chez son fils et de s'y laisser soigner.

Toujours obéissante, elle se soumet aussitôt.

Comment se représenter alors ce qui se passe pendant six jours au palais Ponziani? Cette femme, que la fièvre a terrassée, qu'aucun remède ne peut guérir, qui sait que dans six jours sa vie terrestre sera à sa fin, Rome tout entière reconnaît en elle sa fidèle gardienne et sa miraculeuse protectrice. Autour de son lit, la ville en pleurs défile. On ne peut fermer les portes. Religieux et laïcs, riches et pauvres entourent ce lit sur lequel, rendant grâces, elle reçoit les sacrements de la Sainte Église. Elle accepte, avec une simplicité d'enfant, cette mort en public. Elle atteste sa foi en l'Église, pour tous les réconforter. Elle prend congé de ses chères oblates. Elle obtient de Battista la confession de ses fautes et très doucement

apaise les remords de cette âme violente. Puis, elle se tait... Elle a entre les mains le petit office de la sainte Vierge. On voit remuer imperceptiblement ses lèvres. Peut-être est-ce une dernière recommandation qu'elle n'a plus la force de faire entendre?

Dom Mattiotti se penche vers elle : « Que dites-vous?

— Je finis mes Vêpres », répond-elle dans un souffle, le dernier.

Et c'est tout...

Oserons-nous encore faire des phrases?

O mort des saints!

MARGUERITE ARON.

La vie intérieure de Marguerite Renard

(1879-1930)

II. — Vers l'amour des parfaits

Il nous est loisible maintenant de montrer, telle qu'on la vit s'épanouir dans la plénitude des dernières années, la vie spirituelle de Mme Renard. Ses notes personnelles deviennent moins nombreuses et moins abondantes. Mais, par bonheur, sans qu'elle y ait pris garde, Mme Renard s'est fait suffisamment connaître au cours de son apostolat, par sa correspondance avec ceux qu'elle voulait entraîner à sa suite. Quelques-uns, parmi eux, ont bien voulu dire ce qu'ils avaient vu ou entendu. On utilisera leur témoignage. L'auteur de ces lignes se permettra d'y ajouter quelques-uns des souvenirs inoubliables qu'il garde de la sainte âme qu'il eut le bonheur de rencontrer sur sa route.

Pas plus que la nature, la grâce ne procède par à-coups. Il n'y a donc pas solution de continuité entre cette période de la vie de Mme Renard où, sans contredit, l'effort ascétique prédomine, et celle où nous entrons maintenant. Le renoncement total s'impose plus que

jamais à cette âme qui en a fait sa loi. La lutte contre soi-même aussi. Elle ne cesse d'y penser et de l'écrire :

Il faut me réformer. Puisque je suis incapable des grands efforts, je me contraindrai dans l'exercice des moindres. Puis, sans chercher les choses extraordinaires, je veux devenir une âme abandonnée, soumise à la volonté de Dieu quelle qu'elle soit. Je ferai mieux que supporter la souffrance, je chercherai à l'accepter telle qu'elle m'est offerte, car la croix qui vient de Dieu apportera avec elle la somme des grâces nécessaires pour la supporter. » (24 janvier 1919.)

Mais l'effort, semble-t-il, se développe désormais dans une atmosphère plus sereine. Mme Renard parle maintenant de « faire son devoir avec *générosité*, avec *calme*, avec *joie* » ! (1)

Sa piété tend aussi à devenir plus intellectuelle, étant plus nourrie de culture théologique. C'est alors qu'elle prend avec quelques-uns des grands maîtres de la vie spirituelle, sainte Catherine de Sienne, saint Thomas, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, un contact qu'elle ne perdra plus. Car, malgré son tempérament très affectif, elle a horreur du sentimentalisme religieux. L'anthropomorphisme de certains ouvrages de piété lui devient insupportable. Autant elle aime à entendre parler de Dieu, autant elle souffre de constater que trop souvent on en parle sans vraie compétence, c'est-à-dire, pour elle, sans respect. Bref, elle s'inspire de plus en plus de cette sentence de saint Jean de la Croix qu'elle avait notée au cours de ses lectures : « Prenez conseil de votre raison et suivez toujours sa lumière et sa direction dans les voies de Dieu. Elle vous sera plus utile pour aller à Dieu que toutes les œuvres faites sans elle, et que tous les goûts spirituels que vous souhaitez. »

(1) Notes, 2 octobre 1923.

Il est donc vrai que sa spiritualité tend à devenir plus simple, plus rationnelle, plus lumineuse, *tout en restant immergée dans une vie essentiellement active.*

Et voilà bien cette grande merveille qu'il nous reste à faire connaître, car Mme Renard nous semble avoir approché de très près cet idéal qui est celui de l'Église elle-même, en qui « se réalise en pleine perfection la juste mesure de la vertu et l'unité des extrêmes divers, en particulier la fidélité absolue aux choses éternelles et la diligente attention aux choses du temps » (1).

Si l'on nous demandait d'esquisser d'un trait ce que fut, en cette période de plénitude, la vie intérieure de Mme Renard, nous nous reporterions volontiers à ces deux lignes dans lesquelles saint Thomas définit la charité par son effet propre qui est, dit-il, « *de nous faire tendre vers Dieu, en nous unissant à Lui d'une union affective, de telle manière que nous ne vivions plus pour nous, mais pour Dieu* » (2). En fait, on le verra plus loin, Mme Renard en était venue à s'ignorer totalement elle-même. Ah! ce n'est pas elle qui aurait conçu la perfection comme le plein développement de sa propre personnalité! Tout son art fut de disparaître progressivement devant Dieu. « *Illum oportet crescere, me autem minui.* » C'est ainsi qu'en l'aimant plus que tout et plus que tous, elle parvint à Le mettre en elle à la place d'elle-même. C'est en ce sens que nous parlions plus haut à son sujet de possession divine.

L'amour de Dieu pour lui-même est donc au centre de cette vie. C'est lui qui inspire désormais tous les efforts que Mme Renard poursuivra « jusqu'à la fin » en vue de se libérer d'elle-même. Puis, s'étant ainsi vidée de soi et

(1) J. Maritain, *Religion et Culture*, p. 86.
(2) I^{a} II^{ae}, q. 17, art. 6, ad 3.

remplie de Dieu, elle n'envisage plus qu'une chose : servir d'instrument docile à l'Esprit de charité qui habite en elle, en reportant sur les âmes qui passent à sa portée tout ce qui lui est donné (1).

Renoncement total et oubli de soi, amour de Dieu pardessus tout, apostolat charitable, tel est le triptyque qui représenterait assez bien les divers aspects de la vie religieuse si remarquablement une de Mme Renard.

On voudra bien nous permettre d'en éclairer ici ce qui concerne spécialement sa vie intérieure.

*
* *

Notre-Seigneur, qui savait mieux que tous les psychologues « ce qu'il y avait en l'homme » (2), nous a fait connaître lui-même quels doivent être pour nous les instruments efficaces de sainteté. Un seul mot suffit à les désigner : le renoncement, ce que la sagesse chrétienne a traduit en application détaillée : pauvreté, chasteté, obéissance. Ce n'est pas que ces vertus constituent par elles-mêmes l'essence de la perfection chrétienne ; elles ne font que préparer la place à la charité en laquelle réside spécialement cette perfection. Préparation indispensable toutefois, Dieu n'occupant en nous que la place laissée libre par le renoncement à notre moi : « *Abneget semetipsum!* » Et l'on comprend que l'Église, en fondant les Ordres religieux, ces institutions destinées à promouvoir la sainteté dans le monde, ait imposé aux âmes qui aspirent à vivre dans l'état de perfection les trois vœux bien connus.

(1) Notes de Mme Renard : « Il faut agir comme l'instrument de Dieu pour traduire sa bonté, agir au nom de Dieu, se sentir emprunté par Dieu pour son œuvre ». 1930.

(2) Joan., II, 25.

Nous avons vu comment Mme Renard en était arrivée à prendre pour idéal de vivre en véritable religieuse au milieu du monde, hormis les vœux et la vie commune.

Elle fut donc pauvre selon l'esprit, et, on peut l'en croire, c'était pour elle un vrai bonheur.

« L'humanité à son plus haut degré de sainteté, a écrit le Père Faber (1), a toujours été amoureuse de la pauvreté. » Comment pourrait-il en être autrement après l'exemple du Christ « qui pour nous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de nous faire riches par sa pauvreté » (2), après cet anathème surtout et cet avertissement : « Malheur à vous riches...! Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux! (3) »

Mme Renard, à qui la Providence avait confié quelque fortune, n'éprouva jamais aucune peine à entrer dans cette perspective évangélique du détachement des richesses. Sur ce terrain, aucune trace de lutte dans sa vie, alors qu'elle dut en mener longtemps et de si violentes pour arriver à se détacher de son moi; l'esprit de pauvreté fut vraiment une constante de sa vie. Il lui paraissait tout naturel de dire : « Le Bon Dieu m'a prêté la fortune afin de m'en servir pour les pauvres. » Il est vrai que, à ce point de vue, elle se trouvait en parfaite communion de pensée avec son mari, qui ne cessa jamais de professer et de mettre en pratique, sans aucun compromis, sur la propriété et l'usage des richesses, sur le nécessaire et le superflu, une doctrine strictement conforme aux encycliques pontificales et aux enseignements de saint Thomas.

De fait, Mme Renard se considéra toujours comme une économe de Dieu, économe qui sut être fidèle et pru-

(1) *Bethléem*, I, p. 86.
(2) II Cor., VIII, 9.
(3) Luc, VI, 24; XVIII, 25.

dente. Systématiquement, elle réduisit son train de vie aux strictes nécessités de sa condition sociale. Elle avait horreur de tout ce qui aurait pu « faire riche ». C'est ainsi que jamais elle ne voulut posséder d'automobile. De même, elle mettait en l'art de se vêtir une telle simplicité, une telle absence de recherche, qu'il lui arriva plus d'une fois de se faire prendre pour une simple ouvrière! Elle savait pratiquer à merveille l'art des petites économies, rien ne devant se perdre, pensait-elle, de ce qui doit aller aux pauvres.

On comprend ainsi qu'elle ait pu, au soir de sa vie, dire si simplement à l'un de ses neveux et avec un tel accent de sincérité : « La pauvreté consiste à être détaché de tout du fond du cœur, à ne tenir à rien. Pour moi, je crois n'avoir rien de superflu et n'être attachée à rien. Vraiment, on m'enlèverait tout, je quitterais tout par la mort, cela me serait égal ! »

Et cet esprit de pauvreté se manifeste non seulement dans un habituel et profond sentiment de détachement de la richesse, dans l'abandon, au profit des malheureux de toutes sortes et des œuvres organisées, de la majeure partie de ses revenus; il paraît tout autant dans cette franche sympathie, dans cet attrait irrésistible que Mme Renard éprouve pour tous les pauvres, les petits, les humbles, dont le monde se détourne si volontiers. Mme Renard aurait voulu, semble-t-il, se mettre de plain-pied avec eux. « Ne trouvez-vous pas, disait-elle un jour à des amies (1), qu'on est presque honteux d'avoir tant pour soi, alors que la misère est si grande ? »

Notons enfin que cet esprit de pauvreté est allé grandissant jusqu'à la fin de sa vie. On a remarqué l'insistance que mettait Mme Renard, au cours de ses derniers

(1) Aux Dames L.

mois, à rechercher et à demander une formule théorique et pratique qui lui permît de réaliser, dès ce monde, le complet abandon de ses biens.

Vraiment, eût-elle fait vœu de pauvreté, qu'elle ne se serait pas comportée autrement.

Mais le renoncement doit aller plus loin encore.

Il n'est point d'âme soucieuse de perfection chrétienne chez qui l'on ne trouve un véritable culte pour la chasteté. Il semble qu'il y ait là, selon la belle pensée de saint Ignace d'Antioche, comme « un hommage rendu à la chair du Seigneur » (1).

Déjà dans un des carnets où la jeune Marguerite Geny aimait à noter les pensées qui l'avaient frappée, nous trouvons un éloge enthousiaste de la virginité. Appelée par Dieu à vivre dans le mariage, son idéal en ce saint état, est-il besoin de le dire? fut de tout point conforme à la doctrine de l'Église, témoin la belle prière récitée chaque soir à son foyer (2); en preuve aussi le « sacrifice » généreux qu'elle sut faire résolument dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait renoncer à toute espérance de maternité.

Dès lors, elle avivera sans cesse son désir de garder intact « ce trésor de la chasteté ». A une question que lui pose une des religieuses de la Trappe d'Ubexy, elle

(1) Ep. à Polycarpe, v, 2.

(2) « Mon Dieu, donnez-nous votre crainte et votre amour, faites « que nous n'ayons d'autre volonté que la vôtre, que nous n'agis- « sions qu'en vue de vous plaire! Bénissez notre union! Conservez « à cette union la paix, l'amour, la chasteté que la grâce du mariage « nous a donnée! Donnez-nous, si c'est votre sainte Volonté, des « enfants en grand nombre à élever pour votre gloire et votre « amour! »

Dans la suite cette prière fut ainsi modifiée : « Donnez-nous... des âmes en grand nombre... »

répond que, après la charité, ses vertus préférées sont : la pureté, l'humilité, la droiture. Elle note également elle-même, dans son carnet de retraites (1926) : « *Humilité, charité, vérité, pureté,* sont les quatre vertus qui toujours ont composé mon idéal de vie chrétienne. En poursuivre l'acquisition avec ténacité, mais sans scrupule. »

Sans scrupule!... Cette remarque n'est pas superflue. Si elle nous indique que Mme Renard eut à souffrir du scrupule et à s'en défendre, elle témoigne aussi, pour qui l'a connue, de l'exquise délicatesse de conscience qu'elle mettait à écarter tout ce qui aurait pu porter atteinte à cette virginité d'âme, qu'elle entendait pratiquer désormais. C'est ainsi qu'elle s'interdira, à la fin de sa vie, toute lecture de romans, malgré le plaisir purement littéraire qu'elle y eût cherché.

C'est aussi, croyons-nous, par amour d'une pureté parfaite, qu'elle recherchait tant la société des âmes consacrées à Dieu, et en particulier celle des religieuses. Et, de ce point de vue, quelle signification ne prit pas, pour ceux qui savaient, cette longue théorie de cornettes blanches qui suivit son cercueil, depuis la chapelle de l'hôpital jusqu'au cimetière de Préville?... *Beati mundo corde !*

Est-il nécessaire d'ajouter maintenant qu'une telle vertu était, chez Mme Renard, sous la sauvegarde d'une mortification sévère, systématique, de tous les sens? Il ne fallait point parler devant elle des plaisirs de la table : « Cela, c'est de l'inférieur; je ne comprends pas qu'on s'attache à de telles choses; ce n'est pas digne de nous! » Celui de ses neveux qui rapporte d'elle ce propos ajoute : « Elle s'étonnait de me voir encore sensible à la beauté des visages de jeunes gens et m'avouait ne pas s'apercevoir si quelqu'un était beau ou laid; elle ne voyait que

l'âme et l'expression qui la trahissait. » Aucune curiosité inutile chez elle. Ainsi, à une cérémonie de vêture, alors que tous les siens se pressaient à la grille pour... voir, elle reste à l'écart dans le recueillement de ses pensées. Son neveu veut lui montrer le cloître dominicain : elle se contente d'y jeter un regard par politesse. Myope, elle sortait toujours sans lunettes et ne désirait pas le moins du monde voir ce qui se passait autour d'elle. Elle était tout occupée au dedans (1).

Pour se dominer mieux encore, elle voulut, suivant la parole de l'apôtre saint Paul, « châtier son corps et le réduire en servitude ».

Munie, sans aucun doute, des autorisations qu'elle estimait nécessaires, elle fit un usage régulier du cilice et de la discipline. Et elle le fit, bien entendu, en toute humilité et sans affectation aucune.

Voici du reste le programme de mortification que Mme Renard se traçait en décembre 1926, lors de l'un de ses petits séjours à la Trappe d'Ubexy :

Vie de pénitence. Mes visées sont ici très grandes, leur réalisation très petite. Je suis très peu généreuse ! M'exercer à la mortification en de petites occasions, ne pas rechercher les grandes œuvres... Porter mon vêtement de pénitence deux jours par semaine. Ne pas dépasser le temps de huit heures et demie de repos la nuit, sauf fatigues extraordinaires. — Dans les réunions, repas au dehors, pratiquer toujours quelques mortifications... Corriger le laisser-aller dans mes attitudes, ne pas chercher le confortable, rester à genoux le plus possible dans mes prières, ne pas m'appuyer, ne pas croiser les pieds.

Voici enfin, sur les mortifications de Mme Renard, le témoignage d'une Religieuse qui la connut très intimement : « La mortification de Mme Renard marchait de

(1) Témoignage de M. B.

pair avec sa charité et son dévouement. On sait en particulier qu'elle a dû retirer un cilice par ordre du médecin, et qu'elle jeûnait tout le Carême malgré son fatigant service de l'hôpital. Elle se mortifiait d'ailleurs en tout. On sentait se réaliser en elle cette parole de l'*Imitation* : « Les nécessités de la vie sont à charge à une âme fervente. » Aux autres, elle prodiguait ses attentions maternelles; à elle... il n'y fallait pas songer. Qui n'a vu de quoi elle se contentait en voyage? Comme on lui en faisait la remarque, elle sourit en disant : « Vive la vie « nomade!... Vous savez bien que le reste, ça n'existe « pas! D'ailleurs, je ne m'oublie pas, soyez tranquille. » Et, à ce sujet, elle dit un jour : « Il faut tout faire par « amour! Il faut s'oublier surtout : le Bon Dieu aime « tant qu'on s'oublie! » (1)

Mgr Lejeune a écrit quelque part : « Illusion, que l'espoir dont se bercent certaines âmes de devenir intérieures sans être mortifiées! » Au lecteur de juger si jamais Mme Renard partagea cette illusion.

Renoncer à l'usage égoïste de la richesse par l'esprit de pauvreté, c'est bien; sacrifier, en vue d'un idéal supérieur toutes les joies sensibles par la mortification, c'est mieux. Mais il est un autre renoncement beaucoup plus laborieux, parce qu'il atteint notre être dans ce qu'il a de plus intime (2), beaucoup plus fructueux aussi parce qu'il nous met davantage à la merci de Dieu : c'est le renoncement à la volonté propre par l'obéissance.

Toute la première partie de cette étude n'est au fond que la longue et douloureuse histoire d'une volonté qui

(1) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.

(2) Cf. Saint Grégoire le Grand, hom. 32 in Matth. : « Minus quippe est abnegare quod habet; valde autem multum est abnegare quod est. »

s'immole au bon plaisir de Dieu. Or, il n'est rien que Mme Renard ait eu tant à cœur que d'achever cette suprême immolation.

Ce renoncement à sa volonté se manifeste dans tous les domaines de sa vie, mais tout d'abord dans l'acceptation très humble et très courageuse de ses devoirs d'état. Un jour, il s'agit pour elle d'assister à la profession religieuse d'une jeune dominicaine dont elle est la bienfaitrice et qu'elle aime comme une fille d'adoption. On l'invite avec insistance. Mais elle songe qu'elle ne peut abandonner son foyer à ce moment de l'année. Voici donc la réponse : « Ce me sera un sacrifice de n'être pas près de vous. Je n'en parle pas : mon mari m'enverrait tout de suite s'il savait que cela me fait envie. Mais je n'aime pas le laisser seul, car cela l'ennuie beaucoup, et je penserais sans cesse que je ne fais pas mon devoir (1). »

Même ses exercices de piété, ses heures de solitude et les offices qu'elle aime tant, elle les abandonne sans hésiter dès que son devoir la retient au foyer. C'est ainsi qu'elle écrit le jour de Noël 1922 : « Je fête l'Enfant Jésus dans la chambre de mon mari qui est un peu souffrant et a dû s'aliter hier. J'ai donc renoncé à la Messe de minuit, et me suis contentée pour tout Office d'une Messe basse ce matin. Le Bon Dieu me mettrait à la porte si je lui en offrais plus. Je me dédommagerai en allant Le retrouver plus tard et Lui parler de tous mes amis (2). »

Non moins édifiante est l'attitude de Mme Renard dans ses rapports avec l'autorité religieuse. Nous voudrions montrer ici l'admirable docilité dont elle ne cessa

(1) Lettre à Sœur Marguerite de la Trinité, 31 août 1923.
(2) Lettre à Sœur Marguerite de la Trinité, 25 décembre 1924.

de faire preuve vis-à-vis des directions sacerdotales qu'elle avait à cœur de provoquer par des ouvertures d'âme vraiment sans réserve. Déjà, la lecture de ses notes de retraites nous a fait voir comment elle sollicitait les conseils de son confesseur et son approbation pour certains programmes d'exercices de piété, de réforme d'elle-même, de pénitences supplémentaires. Or, elle s'en tenait strictement aux avis reçus, même s'ils contrariaient son goût pour l'austérité. « Voici le Carême, écrit-elle à Sœur Marguerite de la Trinité, et je ne m'en réjouis pas comme vous, car je crains de ne pouvoir le faire. Je ne suis pas très solide, j'ai beaucoup de fatigues, de soucis en ce moment, et je crois que mon autorité spirituelle ne sera pas bien favorable à mes désirs ! (1) »

Et elle se montrera de plus en plus fidèle à cette méthode. « Combien de fois, écrit d'elle une religieuse, j'ai admiré son entière dépendance : elle ne faisait rien sans l'avoir soumis ou sans avoir demandé la permission (2). » De fait, à la fin de sa vie, elle n'entreprenait plus rien d'important sans exposer d'avance, très objectivement, ses projets à son « autorité spirituelle ». Et les réponses qu'elle en recevait tranchaient pour elle la question.

Ce serait le lieu de dire quelle confiance elle eut toujours dans les ministres de Dieu, quelle foi aveugle dans la grâce de leur sacerdoce, et combien elle eut recours aux lumières que Dieu lui permettait d'y trouver. Certes, Mme Renard rencontra beaucoup de prêtres au cours de sa vie; et à tous, elle sut demander ce qu'ils pouvaient lui donner : grâces sacramentelles, direction, doctrine, exemples... Mais, comme elle l'a dit souvent elle-même,

(1) Lettre à Sœur Marguerite de la Trinité, 19 février 1925.
(2) Témoignage de Sœur Madeleine, d'Echternach.

leur personnalité humaine lui était totalement indifférente : elle ne voyait en eux que leur autorité surnaturelle, le Christ qu'ils représentaient à ses yeux.

Or, si telle était sa docilité vis-à-vis de l'autorité sacerdotale, quelle ne devait-elle pas être vis-à-vis de ces directions intimes par lesquelles l'Esprit-Saint ne cesse de « guider les enfants de Dieu »! (1) Nous touchons ici à ce qui est proprement ineffable. Mais, nous pouvons assurer que Mme Renard vit toujours dans cet abandon aux mouvements de grâce le secret de la sainteté.

Cet esprit de soumission à la volonté divine ira sans cesse grandissant. De très lourdes croix, qu'elle devra porter au cours des dernières années de sa vie, contribueront encore à le développer en elle. Comme on le verra plus loin, l'assujettissement complet au bon vouloir divin, dans le sacrifice total de tout désir personnel, lui paraît alors le dernier mot de tout.

Déjà, en 1920, elle écrit :

Vivre en confiance et en amour de Dieu toujours. Au fond, les événements, les personnes, les choses, n'ont de raison d'être que parce qu'ils nous mènent à Lui. Il faut donc tout accepter en fonction de son amour. Pour ma gouverne personnelle, je cherche toujours à voir Dieu en tout, et souvent, comme Véronique, j'hésite à Le reconnaître quand Il est si caché, si défiguré dans les événements si complexes de la vie. Mais le temps passe et, finalement, on Le retrouve bien vite portant avec sa Croix un peu de la nôtre, quand, malgré les incompréhensions, les difficultés, nous avons couru sur ses traces dans le chemin du Calvaire (2).

Et plus tard, le 9 avril 1930 :

On sert le Bon Dieu de toutes façons. Je vous dis cela pour m'en convaincre aussi. J'ai, en ce moment, beaucoup de

(1) Rom., VIII, 14.
(2) Lettre au Dr L., 22 février 1920.

soucis, de travaux, des interventions dans des cas un peu compliqués, j'ai besoin de l'aide du Bon Dieu... Et quand je n'ai pas fait ce que j'aurais voulu, *je me réjouis de penser que mettre la volonté de Dieu à la place de la nôtre propre, c'est déjà avoir fait quelque chose* (1).

Ainsi, sans trop abuser, Mme Renard eût-elle pu faire sienne la parole de Notre-Seigneur : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de mon Père. »

Le lecteur ne sera pas surpris de voir apparaître comme fruit d'un tel renoncement une humilité qu'on ne rencontre guère, même chez les Religieuses les mieux formées à cette sorte d'abnégation. A l'hôpital où pendant vingt ans elle servit par charité, elle mettait un art extrêmement habile à laisser ignorer à tous son rang et le titre auquel elle servait. Elle réussit de même à cacher sa décoration de la Médaille de l'Assistance publique. Elle refusait d'ailleurs systématiquement, dans les œuvres, toute fonction qui l'eût mise tant soit peu en évidence. « Trouvez-moi, dit-elle un jour, dans un Comité de Dames, un titre sans éclat, une fonction qui ne reluise pas. Vous savez comme j'ai horreur de tout cela (2). »

De fait, ceux qui eurent le bonheur de fréquenter Mme Renard ont toujours été frappés du peu d'importance qu'elle attachait au « quant-à-moi »; et cependant, sa personnalité était si marquée !

Avec elle, soit en conversation soit en correspondance, le ton purement objectif était de règle. Il s'agit de bien à faire, de sacrifices à accepter ; mais elle-même n'est jamais en jeu : elle est « toute aux affaires de son Père ».

En revanche, nous savons combien elle se jugeait sévèrement elle-même devant Dieu. Si nous en croyons

(1) Lettre à Sœur Marguerite de la Trinité.
(2) Témoignage du Dr Richard.

ses notes, que de fois ne dut-elle pas demander à son Directeur de se montrer impitoyable pour elle, et de ne rien lui passer! Il y a plus. N'est-ce pas à sa petite amie Louise S., son auxiliaire en toutes ses charités, qu'elle demanda un jour le bénéfice de la correction fraternelle? « Les défauts que j'ai, dis-les-moi, si tu les vois. Ce me sera un grand service, et je pourrai me corriger ! »

Il n'est pas étonnant qu'elle se soit si volontiers édifiée de tout ce qu'elle croyait remarquer de bien en autrui. A l'hôpital, elle admire la patience de ses malades, semblant ignorer l'immense dévouement qu'elle-même apportait à leur service. Ainsi, elle écrit d'un prêtre grièvement blessé dans un accident et qu'elle soignait comme une vraie mère : « Oh! comme cela m'édifie de l'approcher. Il est si oublieux de lui-même, si occupé du Bon Dieu et des âmes qu'il a laissées dans sa paroisse, il est si calme sur son lit de douleurs que cela vaut un sermon de le voir : cela m'a fait du bien de m'entretenir avec lui (1). » Voici, d'autre part, comment elle parle d'une humble employée des Postes qu'on lui avait recommandée : « Hier, j'ai vu votre petite amie : elle était toute pâle et avait les traits bien tirés. En effet, elle est malade, et je vous l'écris bien vite pour que vous priiez pour elle. Malgré cela, elle était tout aimable avec chacun à son guichet, et comme toujours semblait si recueillie au milieu de l'agitation de son travail. Je l'envie vraiment ; elle m'édifie chaque fois que je la vois. Je l'avais déjà remarquée avant que vous me la recommandiez. J'avais senti en elle une âme unie à Dieu, et son grand recueillement m'avait frappée. J'aime à m'entretenir avec elle quelques instants (2). »

(1) Lettre à Sœur Magdeleine du Sauveur, O.C.D.
(2) Lettre à Sœur Magdeleine du Sauveur.

Voilà ce qu'elle pense volontiers des autres. En revanche, la façon dont on la juge elle-même lui importe peu. Son auxiliaire et confidente, Louise S., l'a constaté plus d'une fois : « Devant l'injustice ou la calomnie, elle souriait et nous imposait silence à nous qui l'aurions défendue... Dieu arrangera tout, soupirait-elle, la lumière se fera ! (1) »

Que dis-je? Ne lui arriva-t-il pas de s'accuser elle-même, en certaine circonstance, pour éviter aux Religieuses de l'hôpital quelque réprimande ou ennui de la part de l'Administration? Ainsi prenait-elle volontiers sur elle tous les torts. A l'en croire, c'était elle qui était toujours en faute et, très sincèrement, elle présentait des excuses.

Nous voulons citer enfin ce trait rapporté par une moniale de la Trappe d'Ubexy, et qui nous montre en Mme Renard une humilité poussée jusqu'à l'amour de l'abjection. « Un jour, dans un épanchement intime, nous nous entretenions de la joie parfaite dont parle saint François d'Assise, et de l' « Aimez à être compté pour rien » de l'Imitation. Mme Renard, dans un sourire, convenait cependant que « c'était dur »! Mais, elle ajouta :

Il y a bien longtemps que je demande au Bon Dieu de m'apprendre ce que c'est que cette joie parfaite, et Il m'a exaucée!... Ce matin, je suis allée voir une personne qui connaît mes secrets les plus intimes, et à l'approbation de laquelle je tiens plus qu'à tout en ce monde. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais on m'a calomniée auprès d'elle; elle a ajouté foi à ce qui lui avait été dit et m'a reçue et traitée en conséquence. D'abord, j'ai été surprise et troublée, puis le Bon Dieu a fait le calme en moi; *j'ai tout écouté sans rien dire, et je suis si heureuse, si heureuse!...*

et son visage vraiment reflétait la joie de son âme (2). »

(1) Témoignage de Louise S.
(2) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.

Heureuse âme, dirons-nous à notre tour, oui, bienheureuse d'être parvenue à un tel degré de renoncement !

Après tout ce que nous venons de voir de l'humilité d'abjection, de la soumission de volonté, de la docilité d'esprit de Mme Renard, n'est-il pas permis de penser à la belle maxime de saint Jean de la Croix, qu'elle médita si souvent, et dont il semble qu'elle ait fait son programme : « Laissez-vous enseigner, laissez-vous commander, laissez-vous assujettir et mépriser, et vous serez parfait » ? (1)

Que reste-t-il encore du « moi » en cette âme qui, depuis tant d'années, se livre à de tels combats ? (2) Ou plutôt, quelle place Dieu ne doit-il pas y occuper, puisqu'elle semble s'être entièrement vidée de soi ?

C'est encore saint Jean de la Croix qui écrit : « L'âme qui travaille à se dépouiller pour Dieu de tout ce qui n'est pas Dieu ne tarde pas à briller et à se transformer en Dieu; alors, elle ressemble à Dieu même, et les biens divins deviennent siens (3). » Nous voudrions montrer maintenant en Mme Renard cette richesse de vie divine.

(*A suivre.*)

Conflans-en-Jarnisy.

E. CHARPENTIER.

(1) Saint Jean de la Croix, *Sentences et Avis*, n° 285, éd. Hoornaert.

(2) A aucun moment, Mme Renard n'a relâché l'effort dans cette lutte contre elle-même. « Lutte toujours à poursuivre, note-t-elle en 1926, contre ma personnalité trop accusée, un égoïsme persistant, un orgueil perfide et subtil qui recherche si avidement sa propre estime ! Je tiens tant à mon estime personnelle, beaucoup plus qu'à celle des autres. Me trouver en défaut est une dure mortification pour moi. Consulter mon Directeur sur la manière de lutter contre mon orgueil. »

(3) Saint Jean de la Croix, *Sentences et Avis*, n° 158.

CHARDON

L'égalité de condition entre les justes unis à Jésus-Christ, en vertu de la subsistence mystique [1]

Les anciens politiques, ayant voulu apprendre que ce qui dépend du gouvernement de plusieurs jugements se peut mettre difficilement en exécution, ont laissé un tableau où le peintre avait représenté un champ de bataille couvert, à l'issue d'un combat sanglant, d'un grand nombre de corps morts, parmi lesquels on voyait une dame qu'on eût dit être du nombre de celles à qui l'aveugle gentilité rendait des honneurs divins. Elle amassait dans un coin de sa robe autant de têtes qu'elle pouvait porter au Temple de la Piété, où elle croyait en ce lieu plein de religion les assembler, avec un succès pourtant bien contraire au dessein de son travail, parce que, retournant du champ où elle était allée en chercher d'autres pour en accroître le nombre, elle trouvait que ces têtes qu'elle avait premièrement mises en dépôt dans

(1) *La Croix de Jésus*, 1re Entretien, chapitre IV.

ce temple en étaient déjà sorties, chacune prenant son chemin à part, pour s'éloigner de plus en plus l'une de l'autre.

Un ouvrage si merveilleux est réservé à Dieu seul, par le moyen de son Fils qui, s'étant fait la pierre angulaire (1) au mystère de l'Incarnation, en l'union des natures divine et humaine en unité de suppôt, joint en lui les deux peuples, le juif et le gentil, pour n'en faire qu'un peuple de conquête, qu'une nation sainte, une race élue et prédestinée et un sacerdoce royal; en sorte que, de l'un et de l'autre peuple, il y a une masse d'hommes différents en conditions, éloignés de mœurs, séparés de naissance, distants de siècles et contraires quant au sexe, tous morts par le péché originel, au combat qu'eut Satan contre nos premiers pères dedans le Paradis terrestre. Or, de cette masse, il lui a plu d'en tirer un certain nombre arrêté en sa prescience éternelle, qu'il unit à soi par les étreintes de la grâce, pour les rendre participants de son être surnaturel et divin (2).

Car, tout ainsi que les ruisseaux et les fleuves, s'étant rendus dedans la mer, y perdent leurs noms, leurs qualités, et leurs propres courants, pour prendre le nom, les propriétés et, s'il faut ainsi dire, l'existence de la mer, et,

(1) « Lapidem probatum, angularem, pretiosum in fundamento fundatum » (Is., XXVIII, 16). « Hic factus est in caput anguli, etc., in quo et positi sunt. Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, etc., qui de tenebris vocavit vos in admirabile lumen suum, qui aliquando non populus (Dei), nunc autem populus Dei » (I Petr., II, 8, 10).

(2) « Hunc autem lapidem J. Christum mittit in fundamentum Ecclesiae; fides enim omnium Christus; Ecclesia autem forma justitiae commune jus omnium » S. Ambrosius, *De Officis*, I. 29 (*P. L.*, 16, col. 70).

« Hoc itaque ex illius benignitate habetis quando quidem quod ad vos attinet populus estis qui quondam eratis non populus ». Oecumenius, Commentarium in Epistola I Petr., c. 3 (*P. G.*, 119, col. 535, A).

au lieu qu'auparavant leurs eaux étaient rétrécies dedans un canal qui avait ses bornes et ses contraintes, elles sont reçues en un lit si vaste et si ample qu'il n'y a rien qui nous représente mieux parmi les choses créées l'immensité de leur Créateur; de même, quoique les fidèles soient, quant à leurs personnes naturelles, de diverses nations, d'humeurs différentes, de conditions inégales et de sexes incompatibles, depuis pourtant qu'ils participent à l'infinité de la subsistence divine en laquelle ils sont reçus, ils contractent une admirable imitation de la grandeur du chef duquel ils sont faits les membres; ils portent l'image du membre principal, qui fait avec eux un tout plein de gloire. C'est pourquoi, en cette union ineffable, le vassal va de pair avec le roi; l'inégalité cesse entre le roturier et le noble; le pauvre et le riche puisent en un même trésor, le Grec et le Juif ont un même héritage; le policé n'a point d'avantages par-dessus le barbare, il n'y a point de distinction de sexe entre l'homme et la femme, et le valet n'est pas moins considéré que son maître. Car tous sont transformés en un et conspirent mutuellement à ne faire qu'un corps appartenant à Jésus-Christ (1). Ils sont tous ses membres et tous vivent d'une même vie en lui. Ils sont tous de même condition avec lui, comme tous les membres d'un corps naturel sont de même condition avec leur chef. Ils sont tellement incorporés en Jésus-Christ, pour n'être qu'un en Jésus-Christ, que tout ce qui lui convient comme à leur chef se rapporte semblablement à eux comme aux parties mystiques de son corps mystique. « Dieu, dit l'Apôtre, l'a constitué le chef sur toute l'Église (2). »

(1) « Non est Judaeus, neque Graecus; non est servus neque liber, non est masculus neque femina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu » (Gal., III, 28).

(2) « Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam » (Eph., I,

Les premiers chrétiens voulaient représenter cette admirable union par les agapes, c'est-à-dire banquets de charité, que les riches faisaient dresser, où les pauvres étaient assis avec eux et les valets mangeaient à même table avec leurs maîtres, pour protester et pour honorer l'unité de laquelle ils sortaient d'être faits participants en la divine Eucharistie, incontinent après avoir été baptisés (1).

C'est ce que voulut imiter sans doute le saint consul Gallicanus; car cet invincible martyr, considérable et pour sa naissance dedans la famille la plus illustre qui fût à Rome en l'ordre des Sénateurs et pour ce que son courage joint à sa prudence et aux riches parties de son esprit lui avaient mérité les honneurs du triomphe et les plus chères faveurs de son empereur, le grand Constantin, se priva, pour l'amour de Jésus-Christ, de toute cette gloire; il méprisa toutes ces grandeurs capables de flatter la conscience des plus scrupuleux, en se retirant proche de saint Hilarin, à Ostie, où il se dédia dedans un hôpital au service des pèlerins et des malades. Ce changement de vie, qui n'avait point encore été vu, attira bientôt la curiosité de tout l'Empire pour admirer un homme d'une réputation si rare, prosterné aux pieds des pauvres pour les laver et les baiser, non sans verser une abondance de larmes que la ferveur de sa dévotion lui arrachait du profond du cœur, puis dresser les tables, mettre les couverts, rendre les services avec une sollicitude non pareille et une modestie toute angélique aux sains et aux

22). S. Joan. Chrysost. in dict. Pauli : « oportet haereses esse » (Serm. 21 (*P. G.*, 51, col. 257-258).

(1) « Ἀγάπη, quantiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis nomine facere sumptum, non quia, etc...; sed quia penes Deum major est contemplatio mediocrium. » Tertull., *In apolog.*, c. 39 (*P. L.*, 1).

malades, et fournir par lui-même à tous les besoins que les infirmités languissantes et malignes ont coutume de traîner avec elles (1).

Quoique cet exemple soit ravissant, il n'emportera point pourtant la préférence de gloire sur celui de notre saint Louis IX qui, après avoir rendu dedans son palais et à sa table, aux pauvres qu'il y faisait venir, tous les devoirs de charité que ce saint consul exerçait dedans un hôpital, il les embrassait encore en sortant comme s'ils eussent été ses égaux, il leur donnait à la bouche le baiser de paix comme à ses frères, se contentant quelquefois pour son repas des restes de leur dîner, où il avait assisté comme un valet de service. Cela serait encore peu si, en ses armées, on ne l'avait vu plusieurs fois courir par le camp, à guise de ces hommes de vile condition, que le vulgaire peu chrétiennement appelle du nom de corbeaux, pour chercher les corps morts de ses soldats, sur qui la peste avait fait un dégât plein d'épouvante, afin de les ensevelir de ses mains royales et leur donner une sépulture à laquelle les plus ambitieux monarques du monde eussent porté envie ; comme s'il se fût senti obligé à ces offices, disons : devoirs ou services de charité, par cette égalité et par cette unité (2) qui ne peut souffrir de différence (en qualité de membres d'un même chef) entre le sujet et le roi, entre le maître et le serviteur.

Mon Dieu! les pratiques de cette vérité n'ouvriront-elles point les yeux aux grands de la terre? Ils ne traitent pour l'ordinaire que des titres avec quoi ils prétendent

(1) « Videbant virum ex patricio et consule, lavantem pauperum pedes, ponentem mensam, aquam manibus effundentem, languentibus sollicite ministrantem et cetera pietatis officia exhibentem. » Martyrol. Rom., 7 Kalend. Julii.

(2) « Omnes enim unum estis » (Gal., III, 28).

d'établir les prééminences de leur grandeur, pour tirer des peuples qui en relèvent la terreur et l'admiration propre à les tenir dedans une parfaite obéissance; et ne veulent jamais ouïr parler de la condition qui, au milieu de l'égalité qu'ils contractent avec leurs sujets en la grâce de Jésus, les relève à un ordre au-dessus des séraphins, préférable, sans comparaison, à cette majesté qui porte visiblement sur le front l'image de la souveraineté divine. J'avoue que sur la terre ils sont les chefs du reste des hommes; qu'ils ont autorité de commander sur eux par l'ordonnance de Dieu, afin de pouvoir exiger d'eux plus la volonté d'obéir par le motif de la conscience qu'un engagement ou soumission contrainte par le motif de la crainte, à l'effet de laquelle le glaive a été mis entre les mains des grands. Mais aussi doivent-ils apprendre qu'en la concurrence d'être membres en la construction du corps de l'Église (que Jésus-Christ appelle de son propre nom) (1) s'ils ne devancent les autres hommes en sainteté comme ils leur sont supérieurs en autorité, ils emporteront moins de gloire en l'approche qu'ils doivent avoir à lui qui est leur chef, si encore ils n'en sont point retranchés comme des réprouvés (2). Car, comme le corps naturel de l'homme est un tout qui a plusieurs membres et ces membres, encore que moins nobles les uns que les autres, ne forment qu'un seul composé, de même Jésus-Christ (3), qui est notre chef, a plusieurs fidèles qui dépendent de lui, lesquels sont tous une même Église, quoiqu'ils ne soient

(1) « Ita et Christus » (I Cor., XII, 12).

(2) « Christus Jesus in vobis est, nisi forte reprobi estis » (II Cor., XIII, 5).

(3) « Sicut enim corpus unum est et membra habet multa, omnia autem membra corporis cum sint multa, unum tamen corpus sunt: ita et Christus » (I Cor., XII, 12).

pareils en biens de nature, de fortune et de grâce. Cette distinction est nécessaire, car, si tous les membres étaient semblables, où serait la beauté d'un corps organisé, qu'ils font par leur différence?

C'est pourquoi le même Apôtre — en tout autre sujet incomparable, en celui-ci se surpassant soi-même pour avoir employé à son établissement et à son éclaircissement plus d'étude, plus de pensées et plus de temps — veut que, tout ainsi que dedans le corps naturel les membres sont en sollicitude pour le service mutuel de l'un et de l'autre, sans que l'œil puisse dire à la main qu'il n'a pas besoin de son travail, ni aux pieds qu'il se passera bien de leur action (1), de même au corps mystique, quand un membre souffre, il faut que les autres compatissent avec lui, afin de ne point faire schisme (2) dans le corps ; de crainte que, tandis que l'Église sainte, en une partie, étant abandonnée à la persécution des méchants et jette des larmes, il y en ait d'autres qui, comme s'ils étaient membres retranchés (ce que saint Paul appelle faire le schisme), refusent de prendre part aux misères du reste du corps, par la compassion qu'ils sont obligés avec autant de justice que de charité de leur témoigner, parmi les malheurs sous lesquels ils gémissent (3). Donc, dans le dessein d'entretenir parmi tous une parfaite union, Dieu a voulu que tous aient été baptisés en un même Esprit, que les libres et les esclaves aient puisé dans une même source les

(1) « Non potest autem oculus dicere manui : Opera tua non indigeo; aut iterum caput pedibus : Non estis mihi necessarii » (I Cor., XII, 21).

(2) « Non sit schisma in corpore, sed idipsum pro invicem sollicita sint membra » (Ibid., 25).

(3) « Et si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra » (Ibid., 26). « Si dixerit pes : quoniam non sum manus, non sum de corpore; num ideo non est de corpore? » (Ibid., 15).

grâces qui leur ont été communiquées (1). Il les fait asseoir en une même table. Il leur donne une même viande et un même breuvage, à savoir son corps et son sang, afin qu'ils ne soient plus qu'une même chose. Le corps n'est point un membre séparé, mais ce qui résulte de l'assemblage de plusieurs membres, entre lesquels les moins nobles sont aussi bien parties comme les plus parfaits (2).

Les supérieurs et directeurs des âmes saintes prendront ici part, s'il leur plaît, afin qu'ils considèrent, en celles qui ont de la dépendance de leur conduite, l'état par lequel elles appartiennent à Jésus, et se souviendront qu'on traite autrement la plaie d'un prince et celle d'un pauvre homme. On ne s'approche de celle-là qu'avec révérence, on ne la touche qu'avec respect et on y apporte des remèdes ménagés avec des circonspections extraordinaires. Il ne se peut penser quelle dévotion amoureuse la Sainte Vierge, mère de Jésus, apportait quand elle osait toucher les membres délicats de son cher enfant, lorsqu'il le fallait agencer en son maillot, le vêtir, lui remuer les bras et les jambes, et rendre tous les autres devoirs nécessaires à la faiblesse où l'amour l'avait réduit. Et voudrait-on se persuader que les membres de son corps mystique fussent de si basse considération, tandis qu'il les tient plus chers que ceux de son corps naturel, qu'il abandonne pour l'amour d'eux aux rigueurs de la mort, pour être gouvernés avec une rudesse d'humeur qui n'a point de conformité à ce principe de foi qu'il a établi en sa grâce personnelle ?

(1) « Etenim in uno Spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus, sive Judaei, sive Gentiles, sive servi, sive liberi; et omnes in uno Spiritu potati sumus » (Ibid., 13).

(2) « Nam et corpus non est unum membrum, sed multa » (Ibid., 14).

Il n'appartient qu'à ceux que la rage et l'envie de Satan avait armés de félonie contre le Fils unique du Père vivant, de l'approcher en sa chair avec des mépris qui jettent dedans les bonnes âmes autant d'horreur comme de pitié. Aussi se peut-il faire quelquefois que certains supérieurs, sans considérer le rang que ceux qui se sont soumis à leurs directions occupent sous leur adorable chef, et sans faire réflexion sur la fin de leurs directions, qui sont pour produire, accroître et perfectionner le Jésus mystique, tiennent toujours les yeux arrêtés sur leur autorité. Ils ne se prennent garde qu'ils ne sont point supérieurs pour confondre les autres et pour les abattre, mais qu'ils ont été honorés de la prééminence au-dessus de leurs inférieurs afin de les exalter et pour les élever à une condition au-dessus de la nature, qui appartient à un ordre divin.

Par quoi ils étudieront cette leçon importante, que la puissance dans l'Église n'est point armée de glaive (1), oui bien de charité, laquelle elle doit exercer dans son autorité déjà toute transformée en charité, afin qu'elle n'ait d'application que par l'inclination que lui donnera la charité, ni d'autres propriétés que celles que le saint Apôtre donne à la charité (2), ni d'autre fin que celle de cette fille aînée de la grâce; en sorte que les supérieurs ne se considéreront plus avec leurs inférieurs, ni les inférieurs avec leurs semblables, que dedans l'égalité ou l'unité que fait la charité en cette union ravissante avec Jésus-Christ qui, en qualité de chef, n'a traité ses membres mystiques qu'avec les plus chères douceurs de l'amour, tandis qu'il s'en est réservé les plus pressantes douleurs. Aussi est-il appelé le bon Pasteur, parce que

(1) « Reges gentium dominantur eorum... Vos autem non sic » (Luc, XXII, 25, 26).

(2) I Cor., XIII.

sa puissance s'est fait principalement paraître à décharger des épaules d'autrui les fardeaux qu'il a voulu miséricordieusement supporter en leur place. Il n'y a que le mercenaire et le prétendu qui frappe, qui tue et qui perd tout. Aussi, quand saint Paul parle aux fidèles, c'est toujours avec beaucoup de respect et d'amour. Tantôt il dira : « Je vous prie, mes frères, par la miséricorde de Dieu » (1), quelquefois : « par Notre-Seigneur Jésus-Christ » (2) ou « par la charité du Saint-Esprit » (3), autrefois : « au nom de Jésus » (4), en une autre occasion il dira : « que c'est Jésus qui les en supplie » (5), en un autre rencontre : « Je vous en conjure avec la modestie et la mansuétude de Jésus-Christ » (6).

La sainte et séraphique Catherine de Sienne racontant un jour à son confesseur certaines grâces extraordinaires, dont l'on ne pouvait avoir l'intelligence que par l'éclaircissement qu'y pouvait apporter cette vérité de la subsistence du corps mystique, ce directeur, n'ayant point fait encore aucune expérience des effets extraordinaires qu'elle produit en l'esprit des saints, disposait déjà son esprit à former un doute fort injurieux à la perfection de sa pénitente. Ce qu'elle apercevant par cette lumière divine qui la faisait pénétrer jusque dedans les cœurs des hommes pour y discerner le plus secret de leurs pensées, avec un soupir plein de confiance elle recommande l'affaire à son cher époux. Et voilà que subitement le visage de ce séraphin de la terre est transfiguré en celui d'un homme de l'âge environ de trente ans, dont la beauté faisait ombre à tout ce qui

(1) Rom., XII, 1.
(2) et (3) Rom., XV, 30.
(4) I Cor., I, 10.
(5) II Cor., V, 20.
(6) Ibid., X, 1.

peut flatter l'œil dedans la terre; il avait la barbe blonde et les cheveux de même, crépus et frisés sans artifice. De quoi ce bon confesseur demeurant étonné, sans que l'éclat des rayons et le brillant de la lumière qui sortait de ce visage lui donnât le temps et le lieu d'observer le reste avec plus de loisir, il s'écrie au milieu de son transport, qu'on peut mieux penser que dire : « Qu'est-ce donc que je vois ? Qui est-ce qui me parle ? » Il a sujet de beaucoup plus d'étonnement qu'auparavant lorsqu'il entend une voix qui lui répond : « C'est Celui qui est. » Comme si cette divine épouse lui eût voulu dire, avec saint Paul, qu'il tirât à présent des expériences que c'était Jésus qui parlait en elle, en la vie duquel elle était transformée avec plus de vérité que sa face n'était transfigurée en l'image de la sienne.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Communauté de Larchant

Introduction

En avril 1930, *La Vie Spirituelle* posait nettement le problème de la vie commune dans le clergé diocésain : « Il serait question, écrivait M. l'abbé Gellé, pour certaines régions, dans certains diocèses, de grouper dans un centre tous les prêtres, curés et vicaires, attachés au service de plusieurs paroisses. Ils vivraient en communauté et, de leur centre, ils rayonneraient pour les messes, les catéchismes et toutes les œuvres principales. »

La Communauté de Larchant (Seine-et-Marne) est un de ces groupements de prêtres diocésains. Elle s'insère dans ce vaste mouvement qui depuis les origines de l'Église porte vers la vie commune, comme à un sûr rempart, les âmes les plus profondément sacerdotales (1), et qui, sans cesse encouragé par les Papes, a pris, depuis une trentaine d'années, et même depuis la dernière guerre, une expansion plus grande, qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler. Pour ne parler que de la France, l'Esprit a soufflé aux quatre vents : le diocèse de Paris compte, à l'heure actuelle, une vingtaine de communautés paroissiales, parmi lesquelles Notre-Dame du Rosaire Notre-Dame du Travail, Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières, Notre-Dame de Suresnes, Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant, Saint-Honoré d'Eylau, les Mou-

(1) Cf. *Les Compagnies de Prêtres du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle,* par M. le Chanoine Pisani, chez Bloud et Gay.

lineaux, etc... Le groupe de Miramas, diocèse d'Aix-en-Provence, fondé en 1908, comprend trois centres et quelques isolés; le groupe de Ham (Somme) présente le beau chiffre de vingt-cinq prêtres partagés en six centres; le diocèse de Versailles a successivement organisé les communautés d'Ablis (1925) et de Dourdan (1930); et le diocèse de Meaux, les communautés de Larchant (1925) et de Lorrez-le-Bocage (1930).

Chacune de ces communautés a son organisation particulière, mais toutes se rejoignent dans un même esprit, fait d'amour de la prière en commun, de la pauvreté en commun et de l'apostolat en commun.

La Communauté de Larchant a ceci de spécial qu'elle est la résurrection d'un premier centre de vie commune, fondé en 1910 et dont la guerre avait amené la disparition.

Je voudrais, après avoir noté, dans les grandes lignes, le caractère de ce premier groupement, exposer le but de la communauté actuelle de Larchant, son esprit, son organisation, les principes qui règlent son activité et enfin les résultats qui répondent de son opportunité et de sa bienfaisance.

La première Communauté de Larchant

La première Communauté de Larchant fut l'œuvre du grand évêque que toute la France, depuis 1914, connaît sous le nom d'évêque de la Marne, Mgr Marbeau. Au début de son épiscopat, visitant son diocèse, il venait de quitter la Chapelle-la-Reine, quand, au bord du plateau qui domine la vaste vallée du Loing, il aperçut soudain, au centre d'un magnifique panorama, la splendide église de Larchant, se dégageant des basses maisons du pays qu'elle semblait couvrir de sa majestueuse protection. Abritant le tombeau de saint Mathurin et centre d'un pèlerinage fréquenté, au moyen âge, de la France entière, elle n'était plus, hélas! dans ses ruines et dans sa tour

en partie écroulée, que la triste image de la détresse spirituelle de cette région, à peu près complètement abandonnée au point de vue religieux et appelée dans notre grand séminaire, d'une manière significative, la Sibérie du diocèse.

Mgr Marbeau avait une vue épique des choses; il conçut immédiatement l'idée de restaurer, là où elles étaient le plus sensibles, les ruines religieuses. Une telle tâche, trop lourde pour un prêtre seul, un centre de vie commune l'entreprendrait et la mènerait à bien. Dieu en avait préparé depuis longtemps l'ouvrier; à la vie commune, M. l'abbé Mangou, curé de la petite paroisse de Saint-Sauveur-les-Bray, prêtre éminent, apprécié pour sa vie spirituelle et sa bonté, aspirait depuis longtemps; il en avait fait le rêve de sa vie qui déjà approchait du déclin; il avait communiqué ce rêve autour de lui, aux séminaristes qu'il recevait en vacances et aux jeunes prêtres que la Providence avait placés à proximité de sa paroisse, et que de fois ceux-ci et lui s'en étaient entretenus avec le R. P. Brillet, alors directeur au grand séminaire de Meaux, depuis Supérieur général de l'Oratoire, et qui demeura toujours l'ami et le conseiller du groupe.

De la vue épique du grand évêque et du désir de quelques prêtres, était née la première Communauté de Larchant; il ne m'appartient pas d'en faire ici la chronique détaillée, mais j'ai le devoir de dire qu'il y a là l'une des pages les plus admirables de l'histoire de l'évangélisation de notre France : les prêtres qui vinrent là, trois, puis quelque temps après cinq, chargés d'une douzaine de paroisses aussi désolées spirituellement que Larchant, y apportèrent une foi, une énergie, un esprit de sacrifice qui sortent du commun. Leur supérieur, M. le Chanoine Mangou, alliait à une vie surnaturelle intense une jeunesse d'âme rafraîchissante qui semait l'allant et la gaieté; et il le fallait, quel apostolat! Contre eux, tout se dressait : les distances, les routes impraticables l'hiver et les chemins défoncés, les églises en si mauvais état qu'à peu

près partout, passant par les vitraux brisés, les oiseaux y avaient élu domicile, et surtout une incompréhension et une hostilité à peu près générales.

Évoquerai-je leurs courses à travers la campagne, à bicyclette ou à pied, le pittoresque des premières réunions avec projections dans les églises réouvertes où l'on osait tout juste demander aux hommes de ne pas fumer, les laissant libres de garder leur coiffure; les émouvantes cérémonies d'Adoration perpétuelle où le bon chanoine Mangou faisait pleurer ses auditeurs en leur parlant de l'amour de Jésus au Saint-Sacrement; la foi de l'abbé Gautreau priant longuement à genoux et les bras en croix, pendant que, derrière lui, les hommes, ignorant la sublime réalité de la présence eucharistique, bavardaient et riaient.

Entre temps, la Communauté, pour les besoins du ministère, s'était scindée en deux : un nouveau centre, mais restant en pleine liaison de cœur, de prière et de direction avec le premier, avait été créé à Fromont. Chaque lundi, tous les prêtres communautaires se retrouvaient à Larchant pour une journée de prières et d'études communes.

La guerre vint; deux d'entre eux, les abbés Malnoury et Beaudoin, donnèrent leur vie pour la France. Le chanoine Mangou restait seul. « Chaque semaine, écrit M. le chanoine Bros (1), il partait faire sa tournée pastorale pour deux ou trois jours, sa musette de provisions sur le dos, car personne ne le recevait. La nuit, il reposait sur un fauteuil dans une des sacristies de ses paroisses; le matin, il sonnait la messe et le catéchisme. Si personne ne venait, il continuait sa route... l'abbé Mangou approchait de 70 ans et il avait des infirmités. Il était cependant intarissable de gaieté. Quel magnifique emploi d'une vie ! Il est mort l'an passé, frappé de congestion en revenant de visiter un confrère. La région lui a fait des

(1) *Cahiers Catholiques* du 25 janvier 1922.

funérailles émues. C'était un saint dont l'action aura un retentissement certain... »

Avec lui et avec l'abbé Gautreau, qui, peu après, partait aux missions pour y mourir, c'en était fait de la Communauté. Les résultats demeuraient : diminution sensible de l'hostilité, la sympathie peu à peu lui faisant place; dans chaque villlage, le réveil religieux de quelques âmes.

La deuxième Communauté de Larchant

Quelques années plus tard, en 1925, S. Exc. Mgr Gaillard reprit l'idée de son prédécesseur; la Communauté de Larchant fut réorganisée sous la direction de M. l'abbé Bresson, à qui furent adjoints M. l'abbé Bridoux et M. l'abbé Bard. Dix paroisses, puis bientôt douze, celles que desservaient les cinq prêtres de la première communauté, lui furent confiées.

Influences qui motivèrent cette réorganisation

En première ligne, sans doute, se place le rayonnement extraordinaire de la première Communauté, les sympathies qu'elle s'était acquises, le bien qu'elle avait fait; ces diverses influences militaient en faveur d'une résurrection; une autre vint s'y ajouter qui ne fut pas la moindre :

Après la guerre, la jeune génération ecclésiastique se présentait, travaillée, comme l'élite des jeunes catholiques, par le désir d'une vie intérieure plus intense : « C'est l'un des charmes, en effet, de la génération qui monte pour nous relever, écrit M. le Chanoine Mazure, que cette préoccupation intelligente des choses de la vie spirituelle (1). »

Et cette préoccupation plus grande de vie intérieure se

(1) *Bulletin des Anciens élèves de Saint-Sulpice* du 15 novembre 1923.

heurtait aux conditions nouvelles d'un ministère totalement différent, à la ville et même à la campagne, de ce qu'il était il y a seulement un quart de siècle.

Dans les campagnes, l'affaiblissement de l'esprit chrétien laissait de plus en plus le prêtre isolé et abandonné à une inaction religieuse dangereuse pour son zèle et pour sa vie sacerdotale; dans la ville, au contraire, les œuvres multipliées exigeaient de plus en plus d'activité extérieure. Comment, dans ces diverses situations, garder l'union à Dieu? C'était et c'est encore l'intime souffrance d'un grand nombre de prêtres que ce dualisme d'obligations qu'ils ne parviennent pas ou qu'ils parviennent difficilement à concilier. De là à « se laisser envahir par la nostalgie d'une existence plus paisible » telle que semble l'offrir « l'enceinte d'un monastère (1) », il n'y a qu'un pas.

Le Cardinal Mercier notait que des confidences multiples lui permettaient d'affirmer que de telles préoccupations étaient alors générales dans l'Église.

Ils furent et ils sont probablement encore nombreux les jeunes gens qui, se destinant primitivement au clergé diocésain, n'y trouvant pas les cadres forts et les protections que réclamait leur souci de vie intérieure, s'orientèrent vers les ordres religieux. La crise était forte, pour certains évêques elle fut d'autant plus douloureuse qu'elle leur enlevait leurs meilleurs sujets.

Pourquoi ne pas chercher à organiser, dans les cadres diocésains, cette vie commune à laquelle tant d'âmes sacerdotales aspirent, parce qu'elles y voient justement une sauvegarde, une force, une bénédiction divine? Quelques-uns de nos séminaristes de Seine-et-Marne, diocèse presque exclusivement rural, effrayés par l'isolement du curé de campagne, la désiraient fortement; leurs désirs exprimés furent, à mon avis, l'origine profonde de la réorganisation du centre de Larchant.

(1) Rapport à la S.C. du Concile, dans le volume *La Fraternité sacerdotale des Amis de Jésus, par le Cardinal Mercier.*

On aurait pu, bien entendu, réaliser la vie commune ailleurs; à vrai dire, on l'avait tenté et, n'eût été l'opposition de la municipalité qui refusa de louer le presbytère à un groupe de prêtres, la nouvelle communauté aurait eu son siège au doyenné, à la Chapelle-la-Reine; sans doute aurait-on ainsi supprimé quelques inconvénients appréciables : Larchant n'était pas le centre des paroisses à évangéliser; les difficultés risquaient de s'y amoncelер; peu de ressources et beaucoup de dépenses en perspective, peu de consolations à attendre et beaucoup d'efforts à fournir. Mais, au fond, il ne faut rien regretter; il y avait là un nom, une tradition, un symbole dans cette église aux allures d'une cathédrale, une garde sacrée à monter près d'elle et un champ à défricher que personne n'enviait. Nous eussions eu le plus pratique, nous avons le grandiose, c'est pour nous mieux; nous restons dans le rayonnement et sous la douce image, sous le signe du bon Chanoine Mangou, qui repose près de nous; avec lui, nous entrons dans la légende, nous continuons son épopée.

But apostolique de la Communauté

Nul n'a mieux marqué que Mgr Gibier dans *La France Catholique organisée* (1) le but apostolique précis auquel répond une Communauté comme celle de Larchant.

Le grand évêque envisage courageusement et sans leurre la triste situation religieuse des campagnes et le sort douloureux des prêtres qui y exercent leur ministère :

« Que voyons-nous depuis presque un siècle? Nous voyons la religion s'en aller de nos campagne malgré la présence du clergé impuissant et vaincu, nous voyons des milliers et des milliers de prêtres attachés tout vivants à

(1) *La France Catholique organisée,* par Mgr Gibier, p. 290 et suivantes, chez Téqui.

des cadavres de paroisses. Ayons la sincérité de convenir que, dans nos contrées du moins, la situation du curé de campagne est généralement très pénible, quelquefois angoissante et dangereuse. Elle condamne le prêtre à la solitude, à l'impuissance d'agir, à l'insuccès presque certain dans ses tentatives de zèle, et, par conséquent, elle le pousse à toutes les tristesses, à tous les périls de découragement... Depuis cent ans, l'Église de France perd de la sorte le meilleur de son sang, et d'excellents prêtres, en très grand nombre, ont été les victimes de la vie quasi impossible qui leur était faite.

« Nous ne pouvons pas nous résigner à contempler froidement un tel état de choses. Il a trop duré. Nous devons chercher à le faire cesser et, dans ce but, prendre le principal moyen que la Providence semble, dans les bouleversements contemporains, mettre à notre disposition ou plutôt nous imposer, par une nécessité qui va devenir pressante ; il s'agit de l'association et du groupement... Le groupement des prêtres a toujours été désirable ; aujourd'hui, nous le croyons nécessaire... Groupés, ils (nos prêtres) seront forts. Ils auront un foyer bienfaisant pour leur vie intellectuelle, morale et apostolique... Unis, il leur sera possible de donner à leur peuple des soins et des secours que dans l'isolement ils auraient été impuissants à leur procurer... En même temps qu'ils seront groupés, les prêtres éviteront de rester sédentaires et devront mener la vie de missionnaires... »

Et Mgr Gibier conclut :

« Prenons conscience de la situation religieuse de nos populations rurales. Elles reviennent insensiblement au paganisme. Donc le prêtre du type concordataire, le fonctionnaire sacerdotal, sédentaire, craintif et correct a fait son temps. L'avenir pour le catholicisme dans notre pays, dans nos campagnes surtout, est au missionnaire, au chasseur d'âmes, qui ne portera « ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent » et s'en ira par les chemins de la France déchristianisée, comme il irait par les chemins de la

Chine, prêchant la bonne nouvelle et ressuscitant de petites chrétientés. »

Communauté rurale, « mission à jet continu » parmi les populations jadis abandonnées de nos campagnes, utilisant, pour tenir et pour évangéliser, les forces incomparables de la vie en commun, telle est bien la caractéristique de la Communauté de Larchant. Le problème est nettement posé, la solution envisagée avec vigueur; Mgr Gibier la réalisera lui-même un peu plus tard dans le centre d'Ablis. Sans s'être concerté avec lui, dès 1925, Mgr Gaillard la réalise dans le même esprit et les mêmes vues à Larchant; dans ce milieu, dont nous avons dit les difficultés spirituelles, il envoie trois prêtres, trois missionnaires, dont le vaste territoire à desservir, environ 124 kilomètres carrés, comprendra bientôt douze villages, avec des distances qui s'échelonnent de quatre à vingt kilomètres : Fromont est à 13 km., Rumont à 14 km., Herbeauvilliers à 17 km. et Buthiers à 20 km.

L'esprit de la Communauté

C'est avant tout un esprit diocésain; nous sommes prêtres, attachés à un diocèse pour y accomplir un ministère diocésain : donner aux fidèles les sacrements et la nourriture spirituelle de la parole divine, les garder à Dieu, les guider vers Dieu, les aider par tous les moyens à sauver leurs âmes, c'est notre devoir et notre fonction.

Sans doute la première place dans nos préoccupations est faite à la perfection personnelle, sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable apostolat; mais nous croyons à la vérité de la parole du Cardinal Mercier : « C'est dans leur vie de pasteurs d'âmes que nos prêtres doivent se sanctifier. » Nous ne comprenons pas pour nous la sanctification hors du ministère que la Providence a bien voulu nous confier.

Et, prêtres diocésains, volontiers nous reprendrions à

notre compte la pensée qui inspira les saints fondateurs de la Compagnie de Saint-Sulpice ou de l'Oratoire et que Bossuet a si magnifiquement exprimée dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing :

« Son amour immense (de Pierre de Bérulle) pour l'Église lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autre règle que ses canons, ni d'autre supérieur que ses évêques, ni d'autre lien que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. » Nous estimons les vœux, nous nous inclinons respectueusement devant ceux qui les intègrent à leur vie; le Cardinal Mercier demandait aux membres de la Fraternité sacerdotale des Amis de Jésus la profession des vœux publics de pauvreté, chasteté, obéissance, faite entre les mains de leur évêque. Il nous semblerait, pour nous, qu'il y aurait là une singularisation, légitime sans doute, mais en dehors de l'esprit diocésain où nous voulons demeurer, avec les mêmes devoirs et les mêmes droits que nos confrères.

Notre idéal, comme l'a si bien exprimé M. l'abbé Boulard à la dernière Journée Communautaire de Montmartre, est « de vivre pleinement notre sacerdoce, avec toutes ses exigences implicites ».

Notre sacerdoce, nos maîtres nous en ont appris l'amour et nous en ont donné la compréhension; sur ce point, nous serions volontiers disciples de ceux qui en ont le mieux exprimé la beauté et qui en ont le mieux tracé les exigences, l'École française du XVII^e siècle. Nous savons qu'il n'y a qu'un seul sacerdoce, celui du Christ Jésus, dont le nôtre, comme l'écrivait Bourgoing, n'est qu'une « dépendance » et une « image »; « le sien est l'exemplaire du nôtre ». Religieux du Père, Victime pour nos péchés, Sanctificateur des âmes, il est notre modèle, l'idéal par excellence de la sainteté sacerdotale (1).

(1) Cf. *Le Sacerdoce, doctrine de l'école française,* par P. Pourrat.

Vivre pleinement notre sacerdoce, c'est donc reproduire le plus que nous pourrons en nous le Christ Jésus, avec toutes ses perfections, la sainteté, la douceur, la bonté, avec tous ses sentiments d'amour pour les hommes et de miséricorde, avec toutes ses fonctions d'adorateur du Père, de Rédempteur des hommes et de médiateur. Là nous retrouvons, avec les conseils évangéliques, la matière des vœux de religion : la chasteté, promise au sous-diaconat; l'obéissance, que nous incluons, fortement et avec une humble soumission, dans le « promitto » donné à notre évêque; la pauvreté, que nous sommes heureux, à l'image du Poverello, d'avoir accueillie pour épouse, alors que, nécessitée par notre ministère, elle pourrait être notre marâtre; là est le principe et la source de notre vie sacerdotale et de notre vie apostolique.

Disons, pour achever de déterminer notre esprit, qu'à la culture des vertus propres à la vie commune, l'humilité, la charité, l'esprit fraternel, l'oubli de soi, sans oublier la gaieté qui rayonne et donne tant de charme à la vie en commun, nous joignons un vif amour des choses liturgiques, chants, cérémonies, lieux de culte.

Peut-on, après cela, parler de spiritualité particulière? Certes non; notre vie commune met l'accent sur le sacerdoce, elle veut nous aider à en réaliser plus pleinement en nous la notion; il n'y a là rien de particulier. Quant aux formes diverses de piété, aux différentes méthodes de vie spirituelle, il n'entre pas dans notre esprit d'en favoriser l'une plutôt que l'autre.

Organisation

La Communauté de Miramas a son organisation diocésaine complète : un Supérieur diocésain, avec son conseil, uniquement chargé de s'occuper, sous l'autorité de Mgr l'Archevêque, du régime intérieur des diverses communautés, à l'exclusion de tout ce qui pourrait toucher à l'administration publique du diocèse; en outre, son cha-

pitre annuel, des règles précises pour l'admission des membres, un noviciat prévu, une promesse de stabilité.

Pour nous qui sortons à peine de la période de la croissance, l'organisation diocésaine ne peut être qu'ébauchée : en tant que communauté, nous dépendons directement de l'Ordinaire ; les deux Communautés diocésaines de Larchant et de Lorrez-le-Bocage, chacune autonome, n'ont jusqu'ici d'autres liens entre elles que ceux de l'amitié, de la charité sacerdotale et de l'unité de but.

Notre organisation intérieure est plus au point : dans chaque Communauté, le Supérieur, nommé par l'Ordinaire, en même temps qu'il est chargé de l'administration matérielle et spirituelle de la vie commune, est canoniquement seul curé des paroisses confiées à tout le groupe ; ses collaborateurs sont ses vicaires.

C'est là une organisation un peu différente de celle de la première Communauté dont les membres étaient chacun curé des paroisses qu'il desservait ; M. le Chanoine Mangou, malgré la sainteté et l'esprit de sacrifice de ses collaborateurs, en avait beaucoup souffert, et cela se comprend aisément : chaque prêtre, sentant peser directement sur lui la responsabilité des âmes de ses paroisses, dans l'ardeur de son zèle, organisait pour elles ce qu'en conscience il croyait devoir faire, sans avoir toujours en vue l'intérêt de l'ensemble ; il pouvait en résulter des heurts et des froissements. Le réorganisateur de la Communauté, M. l'abbé Bresson, connaissait ces difficultés, il eut l'énergie d'en imposer la suppression de la cause ; pénible peut-être à la nature, désireuse de responsabilité personnelle, mais joyeusement acceptée quand on en a compris le bienfait, cette mesure assure à la vie commune la paix, et à l'apostolat l'unité, la profondeur et la persévérance.

(*A suivre.*)

Abbé G. Romain,
Supérieur de la Communauté de Larchant.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITURE SAINTE

Que la Bible soit la source à laquelle notre vie religieuse doive s'alimenter, c'est presque un lieu commun. Comme la plupart des vérités trop générales, qui en arrivent à ne plus rien signifier à force d'indétermination, il serait assez vain de l'invoquer, si l'on n'était décidé à en préciser le sens.

Peut-être énoncerait-on une vérité plus utile, quoique beaucoup plus modeste, en faisant entendre que beaucoup de parties de la Bible, — qui est en effet une de nos sources spirituelles les plus précieuses, — présentent de telles difficultés qu'il serait téméraire d'en aborder la lecture sans une certaine initiation préalable ou, à tout le moins, sans quelques bons conseils. Les protestants qui ont prétendu le contraire n'ont pas tardé à l'apprendre à leurs dépens. Une confiance exagérée en notre esprit propre n'aurait qu'un résultat : nous faire perdre, suivant le mot de Bossuet, « la piste de l'Évangile ».

Tout dernièrement, M. l'abbé Cheminant, à qui nous devons un si bon précis d'introduction à l'étude et à la lecture de l'Écriture sainte, en faisait ici même la remarque : « Comme document d'histoire, écrivait-il, comme source de vie spirituelle aussi, la Bible est un livre de tout premier ordre. Il faut la lire. Mais on ne la lit pas sans préparation, pas plus qu'on ne lit les chefs-d'œuvre de notre littérature française ou nationale. » C'est le moins que l'on puisse dire. Nos écrits bibliques datent, les plus anciens d'environ trois mille, les plus récents d'environ deux mille ans. Comme il est naturel, leur texte, maintes fois recopié, ne s'est pas toujours conservé dans sa pureté originelle. Là même où il l'a été, les procédés littéraires, dont les écrivains inspirés se

sont servis, et qui sont ceux de l'ancien Orient, en voilent encore souvent le sens aux mieux avertis. Au surplus, ils font de fréquentes allusions à des circonstances très déterminées, que l'on ne peut ignorer.

Pour nous tirer d'affaire, de toute évidence, il nous faut des aides de différentes espèces :

1. Un bon *texte*, critiquement établi, aussi conforme que possible aux originaux hébreux et grecs ;

2. Des notions d'*introduction* littéraire et historique sur les livres de la Bible, l'époque et le lieu de leur composition, les circonstances auxquelles ils se rattachent, et, en général, tout ce qui est requis pour en acquérir une juste notion ;

3. Des *commentaires* explicatifs du texte ;

4. Des *vues d'ensemble* résultant de rapprochements synthétiques soit d'un même livre, soit de livres différents considérés à un même point de vue.

Tout cela nous est offert aujourd'hui avec une profusion que ne connut aucune autre époque. Le but de cette chronique d'Écriture sainte est d'en informer les lecteurs de la Revue, en leur signalant les ouvrages de haute vulgarisation, généralement écrits en français, les plus propres à les aider dans l'acquisition d'une bonne connaissance de la Bible.

I. — *Texte*

1. **Bible des Jeunes**, extraits de la traduction de l'abbé Crampon (1).
2. **Évangile**, édition méthodique, de M. l'abbé Henri Escoffier (2).
3. **L'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ**, par M. Lepin (3).

(1) *Bible des Jeunes*, extraits de la traduction de l'abbé Crampon, revisée par les Pères de la Cie de Jésus avec la collaboration de professeurs de Saint-Sulpice. — Paris, Desclée, 1931. 1 vol. in-8° de XXI-878 p. avec 16 p. de cartes et de plans. Prix : 15 fr.

(2) Abbé Henri Escoffier, *Évangile*, édition méthodique avec introduction, notes, glossaire et tables. Illustrations de Raymond Galoyer. Lettre-préface de S. Ém. le Cardinal Verdier. — Paris, Redier, 1931. — 1 vol. petit in-8° de 469 p. Prix : 11 fr.

(3) M. Lepin, prêtre de Saint-Sulpice, professeur au Grand Sémi-

« C'est un principe universellement admis, au moins chez les laïques, que la lecture intégrale de l'Ancien Testament est affaire de spécialiste. Et pour justifier cette assertion on allègue : le peu d'intérêt que l'on trouve à connaître toute une série d'ordonnances positives et rituelles abolies par le christianisme et en rapport avec des usages depuis longtemps disparus; la difficulté que l'on éprouve à saisir la suite d'une histoire souvent compliquée et qui ne nous est parvenue qu'en des documents fragmentaires; l'impossibilité où l'on est de pénétrer le sens de pages aussi obscures que celles de plusieurs prophètes. D'autre part, parents et directeurs d'établissements se refusent à mettre entre les mains de leurs enfants ou de leurs élèves un livre dont certains pages se ressentent, il faut bien en convenir, des hardiesses du génie oriental. »

Le présent recueil, paru autrefois dans une première édition sous le titre de *Bible abrégée*, a été constitué pour répondre à ces préoccupations. On y a groupé les textes qui expriment le mieux la substance de la Bible : grands traits de l'histoire d'Israël, législation mosaïque, rôle joué par les prophètes, principaux oracles messianiques, perles de la poésie sacrée et sapientielle, pages choisies du Nouveau Testament.

Le texte reproduit est *ad litteram* celui de *La Sainte Bible* de l'abbé Crampon, le meilleur au total que nous possédions aujourd'hui. On a négligé d'y effectuer les corrections, sérieusement établies, dont on eût pu cependant profiter sans peine.

Chaque livre est précédé d'une courte introduction qui en indique, en quelques lignes, le sujet. Comme les oracles ont généralement trait à des circonstances nettement caractérisées, et que le meilleur moyen de les comprendre est de les remettre en rapport avec la période pour laquelle ils ont

naire de Lyon, *L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduit sur le grec, présenté suivant un ordre chronologique et logique, avec introductions et annotations (nouvelle édition, illustrée, compositions de Maurice Besson, dessins documentaires de P. Coignet. — Lettres-préfaces de S. Ém. le Cardinal Pacelli et de plusieurs évêques français). — Saint-Étienne, Imprimerie Dumas, 1931. — 1 vol. in-16 de 295 p. Prix : 5 fr.

été rédigés, on a disposé « les livres ou fragments de livres prophétiques selon l'ordre chronologique des temps en vue desquels les hommes de Dieu recevaient leur mission ». C'est ainsi que la seconde partie du livre d'Isaïe (XL-LXVI) est séparée de la première (I-XXXIX) et mise en relation avec le temps de l'exil. Le livre de Daniel, par contre, qui, pour une part notable à tout le moins, vise la lutte des Machabées contre Antiochus Épiphane vers 165, reste intégralement fixé à la captivité de Babylone. Il semble que les éditeurs aient employé deux poids et deux mesures. Pourquoi ?

Peu de notes au bas des pages, notablement moins que dans *La Sainte Bible*, juste ce qui est nécessaire à l'intelligence du texte. On eût désiré quelques claires notions sur l'histoire générale dans laquelle l'histoire d'Israël s'insère naturellement. Car comment comprendre Isaïe, par exemple, si l'on ne sait rien de la situation respective des grands empires assyrien et égyptien au temps d'Ézéchias ?

L'ouvrage est précédé de quelques « généralités sur la Bible » et d'un tableau synchronique; il est suivi des cartes géographiques et des plans qui figurent dans la *Bible* de Crampon.

Telle qu'elle se présente, malgré les lacunes inhérentes à un ouvrage de ce genre, *La Bible des Jeunes* est appelée à rendre de bons services. Elle contribuera à faire connaître, en contact étroit avec le texte inspiré original, les grandes lignes de l'histoire et de la doctrine du peuple élu.

S'il existe de bonnes raisons pour alléger l'Ancien Testament et en sélectionner les passages les plus suggestifs, des motifs pour abréger le Nouveau Testament, franchement on n'en voit pas. C'est au texte complet des Évangiles et des Épîtres que les chrétiens voudront toujours se référer.

L'édition de l'Évangile de M. l'abbé Henri Escoffier ne tient qu'à moitié compte de ce désir. Elle se présente comme un *Évangile méthodique*, ordonné suivant un *plan pédagogique*. Les passages communs à plusieurs Évangiles sont fondus dans un récit unique; les autres sont intégralement traduits. En outre, l'histoire de la vie de Jésus et l'exposé de sa doctrine alternent en parties sensiblement égales. Après un rapide aperçu des problèmes relatifs aux Évangiles, viennent les six parties suivantes : 1. Enfance de Jésus et

organisation de son ministère messianique. 2. La morale évangélique. 3. La période des grandes luttes. 4. La révélation chrétienne (divinité de Jésus, révélation du mystère de la Trinité). 5. La semaine sainte. 6. L'œuvre permanente de Jésus-Christ en ce monde, ou l'Église. — Le texte, emprunté aux Évangiles, est accompagné de notes, de tables, d'images destinées à éclairer et à stimuler la piété.

Nous avons donc une nouvelle réalisation de la formule des quatre Évangiles en un seul, avec ceci de particulier que les enseignements du Sauveur sont ramassés en trois sections différentes. Est-ce un avantage ? Au risque de peiner l'auteur, j'avouerai n'avoir jamais éprouvé un goût très vif pour des remaniements de ce genre. Ils présentent le grave inconvénient que M. Lepin a très justement caractérisé : « celui d'aboutir à un texte très touffu, et en même temps hybride, qui n'est proprement le texte d'aucun des Évangiles, mais seulement une résultante de leur fusion ».

Pour parer à cet inconvénient, tout en évitant des redites inutiles, le savant professeur au Grand Séminaire de Lyon reproduit les parties communes aux quatre Évangiles ou à plusieurs d'entre eux d'après le document le plus complet ou le plus précis, sans mélange d'éléments empruntés aux autres. Il nous fournit ainsi un texte pur et exact.

Comme fil conducteur dans la distribution chronologique des faits, c'est l'ordre de saint Marc qui a été généralement adopté, dans le cadre de trois années. Soit dit en passant, nous eussions préféré suivre saint Luc, dont les préoccupations chronologiques sont certainement plus accusées, et ne point dépasser pour la vie publique de Jésus la durée des deux années et quelques mois des PP. Lagrange et Lebreton. Les principales sections de la carrière du Seigneur sont nettement marquées. Et chaque division un peu importante est précédée d'une petite introduction qui en dégage les thèmes fondamentaux.

Si nous ajoutons que la traduction littérale a été faite directement sur le texte original grec, qu'elle est pourvue de notes abondantes et toujours exactes, d'une substantielle introduction aux Évangiles et au milieu évangélique, ainsi que de nombreuses illustrations, on ne trouvera pas exagérés les éloges dont l'épiscopat français a honoré cette édition.

Qu'on me permette cependant une observation sur les

illustrations. Celles-ci sont de deux espèces : *dessins documentaires* et *compositions modernes*. Ce mélange n'est vraiment pas heureux. Mieux eût valu se limiter aux dessins du premier type, quitte à les multiplier, à les rendre plus fidèles, à les compléter par des reproductions photographiques hors texte. Rien ne donne la sensation du vécu historique, comme le rappel des humbles réalités archéologiques au milieu desquelles s'est déroulée la vie terrestre de Jésus. L'imagerie conventionnelle à laquelle M. Lepin a eu la faiblesse d'accorder une trop large place neutralise cette impression. Elle enlève quelque chose au caractère sérieux et critique de l'ouvrage.

II. — *Introduction*

4. **Les Évangiles : vie de Jésus-Christ**, de M. le chanoine Verdunoy (1).

5. **Manuel d'Écriture Sainte**, du R. P. J. Renié, S. M. (2).

6. **Manuel d'études bibliques** (t. V, II[e] partie), de MM. les abbés Lusseau et Collomb (3).

7. **Le roi Hérode et autres essais**, du R. P. H. Duesberg, O. S. B. (4).

(1) Chanoine Verdunoy et un groupe de professeurs, *Les Évangiles. — Vie de Jésus-Christ* (Tome IV du *Manuel d'Écriture sainte*, 2[e] éd. corrigée et augmentée). — Dijon, Publications « Lumière », 1930. — 1 vol. in-8° de 578 p. Prix : 30 fr.

(2) *Manuel d'Écriture sainte*, par le R. P. J. Renié, docteur en Théologie, professeur d'Écriture sainte (Tome I[er], *Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament. Le Pentateuque.* — T. II, *Livres historiques. Livres didactiques.* — T. III, *Livres prophétiques*). — Paris, Vitte, 1930-31. — 3 vol. in-16 de 480, 558 et 362 p. Prix : 20 fr., 24 fr., 17 fr.

(3) Abbé Lusseau, docteur ès sciences bibliques, professeur au Grand Séminaire de Luçon, et abbé Collomb, licencié ès sciences bibliques, professeur au Grand Séminaire de Versailles, *Manuel d'études Bibliques*, rédigé conformément aux directives données par S. S. Pie X aux professeurs d'Écriture sainte (*Lettre apostolique* « Quoniam in re biblica », 27 mars 1906). Tome V (2[e] partie). *Les dernières épîtres de S. Paul. Les épîtres catholiques. L'apocalypse.* — Paris, Téqui, 1931. — 1 vol. in-8° de 564 p. Prix : 30 fr.

(4) Dom Hilaire Duesberg, *Le roi Hérode et autres essais*. — Abbaye de Maredsous, 1932. — 1 vol. in-16 de 306 p. Prix : 25 fr. belges.

M. le chanoine Verdunoy, curé de Saint-Michel à Dijon, n'en est pas à son premier essai. On se souvient peut-être du *Manuel d'Écriture Sainte*, qu'il faisait paraître en collaboration avec « un groupe de professeurs », en 1925, au lendemain de la condamnation du *Manuel Biblique* de Brassac, et qui suscita, d'ailleurs à juste titre, des critiques généralement sévères. Au lieu de se formaliser des remarques qui lui étaient suggérées, l'A. a eu la modestie et le bon esprit d'en tirer parti. D'où ce nouveau volume « corrigé et augmenté » qui marque sur la première édition un progrès sensible et auquel on est heureux de pouvoir rendre témoignage.

M. Verdunoy s'adresse à un large public : laïques cultivés, étudiants et étudiantes, incroyants même. Il voudrait lui donner les éléments nécessaires à la solution du problème de Jésus. Et ces éléments, soigneusement vérifiés et ordonnés, il souhaiterait les faire apparaître dans une lumière qui attire dès le début.

Beau programme, assurément ! Pour le réaliser, l'A. commence par tirer au clair les principales questions qui se posent au sujet de la littérature évangélique. Après un examen critique des principaux témoignages, auxquels il suffira de faire appel dans la suite (Papias, saint Irénée, Clément d'Alexandrie), viennent un aperçu sur la catéchèse apostolique, des introductions spéciales aux quatre Évangiles, et une brève étude sur la valeur historique des évangélistes, et sur les rapports qui existent entre eux. Une seconde partie est consacrée à la vie et aux caractères dominants de Jésus : homme parfait, docteur et législateur, thaumaturge. Enfin, les témoignages rendus à la messianité et à la divinité du Christ, soit par les Disciples, soit par Jésus lui-même, sont mis en valeur dans une conclusion générale d'allure apologétique. On a ainsi, sous une forme abrégée, un précis à peu près complet de ce qui touche au mystère de Jésus.

Bien que de seconde main et presque exclusivement empruntée aux travaux scripturaires de langue française, l'information de l'A. est de bon aloi. Ses conclusions sont habituellement justes et témoignent d'une science avertie. Dans quelques cas encore cependant on n'a pas tenu assez compte de la complexité des problèmes en cause, ni des meilleures acquisitions de la critique.

Il n'y aurait toutefois que peu de chose à reprendre pour que l'ouvrage fût irréprochable. C'est un bon livre d'initiation à l'étude des Évangiles, clair, bien divisé, facilement accessible à des lecteurs de culture moyenne.

Les trois premiers volumes du *Manuel d'Écriture Sainte* du P. Renié, S. M., comprennent une **introduction générale** à la Bible (inspiration, canon, apocryphes, textes originaux, herméneutique), et des **introductions spéciales** à tous les livres de l'Ancien Testament : *Pentateuque* (t. I), *livres historiques et didactiques* (t. II), *livres prophétiques* (t. III). Ces introductions sont généralement accompagnées d'un commentaire rapide du texte. Deux aperçus d'ensemble terminent l'étude des psaumes et des livres sapientiaux.

On le voit, le plan adopté diffère assez peu de celui qui était ordinairement en usage jusqu'à présent. On en a plus d'une fois, ici même, signalé les désavantages. L'un des plus graves est de dissocier des livres qui se complètent mutuellement et de négliger le développement des idées et des faits.

Le P. Renié a prévu l'objection. Il y répond en précisant son intention. Son manuel n'a pas la prétention de remplacer l'enseignement oral de l'Écriture. Il ne vise à rien d'autre qu'à fournir une base sur laquelle les professeurs édifieront selon les possibilités de leurs auditoires respectifs. Rien à redire. Mais alors qu'on s'entende bien : ce n'est pas un manuel à suivre tel quel que le P. Renié nous propose, mais un répertoire auquel professeurs et étudiants sont invités à se référer, ou, si l'on préfère, « une base solide d'études ».

L'A. reconnaît, dès le début de son ouvrage, qu'il s'est placé assez spécialement sur le terrain apologétique. « De nos jours, écrit-il, la Bible a été étudiée de très près par les ennemis de notre religion; forts de leurs connaissances indéniables en archéologie, histoire, philologie, ils ont entrepris de saper la foi à sa base. Par suite, il est indispensable qu'un clerc soit au courant des études modernes et qu'il puisse *défendre la parole de Dieu* contre les attaques de nos adversaires » (I, p. 12). On ne s'étonnera pas, dès lors, de la place importante faite à l'exposé et à la discussion des objections auxquelles les livres saints sont en butte. L'A. n'oublie pas cependant que l'étude de la Bible est appelée « avant

tout à nourrir notre piété ». Et à cet effet il signale à l'occasion les sens figurés, commente avec plus de soin les passages prophétiques et donne quelques vues d'ensemble. Tout ceci, cependant, est plutôt secondaire. La critique a encore la part du lion.

Parmi les parties du *Manuel* qui nous intéressent plus particulièrement au point de vue de la spiritualité, nous signalerons de préférence, dans l'introduction générale, le chapitre consacré à l'*herméneutique*, ou règles d'interprétation scripturaire, et, dans le cours du second volume, la petite *théologie des psaumes* et l'enseignement des livres sapientiaux. Ces essais de synthèses sont très suggestifs. Ils indiquent la voie à suivre. On retirera certainement beaucoup plus de profit d'études de ce genre que d'une sèche analyse du texte, verset par verset. Ce sera donc le rôle des professeurs d'Écriture sainte de compléter le *Manuel* du P. Renié dans ce dernier sens. Ils feront bien notamment de replacer les prophètes dans le cadre des livres historiques, et de considérer dans son ensemble le prophétisme messianique.

Les Épîtres de saint Paul ont toujours été en grande faveur auprès des âmes religieuses. Mais pour les comprendre on ne saurait se dispenser d'un bon commentaire. Et la même remarque vaut, *a fortiori*, pour les épîtres catholiques (*Jacques*, *Jude*, *Pierre*, *Jean*) et pour l'*Apocalypse*. Le nouveau volume du *Manuel d'études bibliques*, que MM. les abbés Lusseau et Collomb viennent de faire paraître et qui clôt le cycle du Nouveau Testament, répond à merveille à cette nécessité.

La méthode suivie par les deux auteurs est celle que nous avons déjà décrite, à propos du tome précédent (cf. *La Vie Spirituelle*, t. XXVII, 1931, p. 103 s.). Chaque livre est étudié au double point de vue de l'introduction et du texte. Mais c'est au texte lui-même que les deux professeurs entendent conduire leurs lecteurs. Ils s'attachent à bien faire ressortir l'enchaînement des idées. Leurs commentaires suivis se développent par larges sections.

D'un cours proprement dit d'exégèse on serait en droit d'attendre, non certes plus d'érudition, mais un contact peut-être plus serré avec le texte. Il ne suffirait pas d'initier les jeunes clercs à la doctrine contenue dans les livres de la

Bible, si on ne leur apprenait en même temps à en faire l'analyse rigoureuse.

Mais pour la lecture spirituelle, qui ne vise pas à la formation technique et qui n'a pas à s'embarrasser de discussions, la voie suivie par les deux professeurs est, à tous égards, excellente. A beaucoup de science discrète, MM. les abbés Lusseau et Collomb joignent d'ailleurs un jugement sûr et un style agréable. Ce sont de bons guides qu'il ne faut pas hésiter à suivre. Leur manuel mérite pleine confiance. De tous les ouvrages parus sur saint Paul en langue française, je n'en connais pas, pour le moment, de mieux adaptés aux lecteurs de jour en jour plus nombreux qui désirent se mettre à l'école de l'Apôtre.

Ce n'est pas sans une certaine hésitation, — le P. H. Duesberg en sera sans doute, le premier, étonné, — que je range, à la suite de graves manuels bibliques, ce petit livre d'allure si libre. Et pourtant si, le titre d'introduction à l'Écriture lui convient bien. Je n'en veux pour preuve que ces lignes de l'A. : « Peut-être le grand public des fidèles néglige-t-il trop le cadre profane de l'Histoire sainte. Saint Jérôme se plaignait déjà qu'on confondît l'Hérode des Innocents avec celui de la Passion : si nous ne sommes pas en recul sur les gens du IV^e^ siècle, nous ne sommes pas davantage en progrès. A force de dessiner les héros de la Religion sur un fond d'azur, on court le risque de voir le sol se dérober sous leurs pieds. Ce serait les condamner à se mouvoir en dehors de la réalité contingente qui les enserra, contre laquelle ils luttèrent, ou dont ils tirèrent parti, bref ce serait se réduire à ignorer les circonstances où la Providence les voulut mettre pour travailler à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre. Voilà pourquoi il n'est pas oiseux de raconter l'histoire des Hasmonéens ou des Hérodes. »

En tout, quatre grandes fresques historiques, correspondant à quatre moments importants de l'Histoire sainte : 1. *La guerre des Machabées*, ou la lutte engagée par le petit peuple d'Israël, fier de ses traditions religieuses et gardien conscient du monothéisme, contre les tentatives d'hellénisation, — nous dirions aujourd'hui de sécularisation, — d'un pouvoir étranger et impie. 2. *Le Roi Hérode*, bourreau des petits innocents de Bethléem, soldat courageux, lettré

cultivé, parlant le grec, connaissant ses auteurs, bâtisseur de génie, habile à louvoyer entre les événements et réussissant de fait à rétablir, sous son sceptre royal, l'ancien empire de David, — mais ombrageux, défiant jusqu'à la hantise, cruel envers les membres de sa famille, et ne laissant, derrière lui, en fait de regret, que les larmes versées par les parents de ses victimes. 3. *Un cartel vers l'an 30 à Jérusalem*, ou la coalition contre Jésus de tous les pouvoirs et de tous les partis qui s'affrontent en Palestine : le procurateur romain, fonctionnaire subalterne soumis à la surveillance du légat de Syrie, nommé et démis au placet de l'empereur, tremblant à l'idée d'un rapport défavorable; les sadducéens, caste sacerdotale, orgueilleuse et fermée, chefs officiels du judaïsme, prêts à toutes les compromissions; les pharisiens ou hommes du Livre, docteurs de la Loi, versés dans les raffinements de la casuistique, souverainement méprisants pour les ignorants, adversaires également résolus d'Hérode et de Pilate. 4. *Propagande juive et prédication chrétienne*, ou exposé des avantages et des dangers que la situation dispersée du Judaïsme en dehors de la Palestine présente à l'égard de l'Église naissante.

Ces quatre aperçus, brossés de main de maître, sont suivis de tableaux généalogiques, de tables chronologiques et d'une bibliographie fort complète du sujet. Le P. Duesberg a incontestablement le don d'évoquer le passé. En consacrant son beau talent à la période qui encadre la vie terrestre de Jésus, il fait revivre les événements évangéliques, avec une extraordinaire animation. Nul ne devrait se dispenser de lire son petit livre. Pour plus d'un ce sera une révélation.

III. — *Commentaires*

1. **Psaumes et cantiques du bréviaire romain** : office du dimanche, du P. Hugueny, O. P. (1).

2. **Parabolae selectae Domini Nostri Jesu Christi**, du P. J. Vosté, O. P. (2).

(1) Ét. Hugueny, O. P., *Psaumes et cantiques du bréviaire romain*, I. Office du dimanche (traduction — commentaire — méditation). — Paris, Labergerie, 1931. — 1 vol. in-16 de 441 p. Prix : 25 fr.

(2) *Parabolae selectae Domini Nostri Jesu Christi*. Lectiones quas in

3. La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur, du P. J. Lebreton, S. J. (1).

Le commentaire du P. Hugueny sur les psaumes du bréviaire romain est trop avantageusement connu pour qu'il soit encore nécessaire d'en faire longuement l'éloge. L'A. s'est défendu d'avoir voulu faire œuvre scientifique. Il s'est placé au point de vue piété, et non pas au point de vue exégèse, au sens technique du mot. On ne trouvera donc pas dans son ouvrage de longues et arides discussions sur des questions de date, d'auteur, d'origine. Et c'est tant mieux. Car, après tout, tel qu'il a été reçu dans l'Église, le psautier est un recueil de belles prières traditionnelles, acceptées pour elles-mêmes, indépendamment des circonstances, le plus souvent incertaines, de leur composition.

Si le P. Hugueny n'a pas voulu faire œuvre strictement scientifique, ce n'est pas toutefois qu'il dédaigne la bonne critique. Il entend déterminer exactement le sens littéral qui doit être « le point de départ de toutes les réflexions morales que nous devons tirer des psaumes ». Mais il est trop bien averti, en même temps, des imperfections du texte de la Vulgate ou du bréviaire, pour se dispenser de recourir au texte hébreu ou à la version de la Septante.

La traduction critique ainsi obtenue est accompagnée de deux commentaires. Le premier, qui court au bas des pages, signale les principales variantes et les motifs pour lesquels on s'est arrêté à un texte donné. L'autre vise la vie spirituelle. L'A. souhaiterait que les psaumes devinssent des « formules toutes surchargées de vie » afin que la récitation de l'Office en fût elle-même vivifiée. C'est assez dire dans quel esprit ce commentaire est composé. Prenant pour base le sens littéral, l'A. en développe les idées maîtresses avec une chaude piété. Si sa pensée se met volontiers au large, elle n'en demeure pas moins dans le prolongement du texte inspiré. Mais ce texte impersonnel, elle le rapproche de nous et l'adapte à toutes les situations dans lesquelles nous

« Angelico » habuit P. Jac.-M. Vosté, O. P., S. Scripturae Doctor. — Romae, 1931-32. — 2 vol. in-8° de 348 et 395 p.

(1) *La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur*, par Jules Lebreton, S. J., professeur à l'Institut Catholique de Paris. — Paris, Beauchesne, 1931. — 2 vol. in-8° de 469 et 525 p. Prix : 60 fr.

sommes susceptibles de nous trouver. Les commentaires du P. Hugueny se recommandent par là tout particulièrement à la méditation. Ils vont à faire du psautier, prière traditionnelle de l'Église, le livre d'oraison par excellence.

Depuis 1924, il ne s'est presque pas passé une année sans que le P. Vosté, professeur d'Écriture Sainte au Collège Angélique, à Rome, nous ait donné quelque opuscule ou quelque volume sur l'Écriture, en particulier sur le Nouveau Testament. Successivement, nous avons vu paraître *De Scripturarum veritate juxta recentiora documenta*, et *De Natura et Extensione Inspirationis biblicae secundum principia Angelici Doctoris*, en 1924; *De Prologo joanneo et Logo*, en 1925; *De latina Bibliorum versione quae dicitur « Vulgata »*, en 1927; *De Synopticorum mutua relatione et dependentia*, et *Studia Paulina*, en 1928; *De sectis Judaeorum tempore Christi*, en 1929; *Studia joannea*, en 1930; *Theses in Actus Apostolorum*, en 1931.

Les deux volumes sur les paraboles de Notre-Seigneur, qui complètent cette série, sont dignes des précédents. On ne commettra pas d'indiscrétion en disant qu'ils contiennent la matière d'un enseignement que le P. Vosté a toujours eu particulièrement à cœur. Chaque fois que le cycle de ses leçons le ramenait, tous les quatre ans, aux paraboles du Seigneur, c'est avec un enthousiasme rajeuni qu'il en recommençait l'étude et que, reprenant un ouvrage longtemps laissé sur le métier, il s'attachait à le conduire au point de parfaite lucidité auquel il est arrivé. Les deux volumes que nous avons sous les yeux sont le fruit de ce long et consciencieux travail, dans lequel l'esprit et le cœur ont eu chacun leur part.

Nous y trouvons d'abord, par mode d'introduction, deux études assez développées, l'une sur le *Royaume ou le règne de Dieu* (ou *des Cieux*), l'autre sur la question, si controversée même entre auteurs catholiques, de *la fin des paraboles*.

Vient ensuite le commentaire suivi de toutes les paraboles de Jésus disposées en ordre systématique suivant le plan que voici : I. **Paraboles dogmatiques**, sur le Règne de Dieu, a) *nature du règne de Dieu*, b) *membres du règne de Dieu*, c) *consommation du règne;* II. **Paraboles morales**, a) *devoirs envers Dieu*, b) *devoirs envers le prochain*, c) *du bon usage des biens temporels.*

On aurait pu certes choisir une autre disposition, par exemple celle de S. Göbel qui, s'inspirant plutôt des circonstances de temps et de lieu, distingue les trois séries : 1. paraboles du lac, 2. paraboles prononcées durant le dernier voyage de Jésus à Jérusalem, 3. paraboles ayant trait à la fin du monde. L'ordre suivi par le P. Vosté a la supériorité de mieux mettre en lumière, — ce qui est en somme le but de l'exégèse catholique, — les traits saillants de la doctrine du Maître.

Pour l'explication du texte, le P. Vosté s'est astreint à une rigoureuse méthode. Il nous donne successivement : 1. le texte, avec, s'il y a lieu, les passages parallèles présentés en tableaux synoptiques; 2. quelques brèves indications concernant le milieu : lieu et temps; 3. une interprétation littérale et réelle du texte, verset par verset, avec de nombreux renvois au grec et des explications concises, mais toujours pertinentes, sur les choses dont il est fait mention dans la parabole; 4. un coup d'œil général sur la doctrine résultant de l'ensemble de la parabole (la pointe de la parabole); 5. les conclusions doctrinales qu'il est permis d'en déduire, par voie de raisonnement et d'application; 6. un conspectus historique des principales interprétations proposées dans l'Église, surtout par les saints Pères.

On ne saurait mieux comprendre le sujet. Le P. Vosté excelle dans les exposés limpides. Il fait droit aux justes exigences de l'analyse critique, sans négliger les larges synthèses. Ses commentaires sont des modèles du genre.

C'est une grâce de notre temps de posséder tant de beaux livres sur l'Évangile. La connaissance de Jésus-Christ en est facilitée et rendue singulièrement attrayante. Pieux laïques et religieuses n'ont plus à envier les lumières que les jeunes clercs reçoivent au séminaire. L'un après l'autre, les plus illustres maîtres de l'exégèse catholique viennent à eux. Sous une forme agréable et facile, ils leur présentent le meilleur de leur érudition, le plus clair de leurs longues études.

Le P. Lebreton est de ce nombre. Voici plus de dix ans qu'il professe à l'Institut Catholique de Paris l'histoire de la vie et de l'enseignement de Jésus. Ses auditeurs sont pour la plupart des chrétiens. Ils n'ont cure d'apologétique. Ce qu'ils désirent, c'est apprendre à mieux connaître leur Maî-

tre, sa vie, sa doctrine, la formation de ses apôtres, la fondation de son Église. Le R. P. s'est mis à leur portée; il s'est attaché à les satisfaire en s'adaptant fidèlement à leurs besoins. L'ouvrage qui vient de sortir de presse, dans l'excellente collection *Verbum Salutis*, sous le titre *La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur*, est le fruit de cet enseignement.

Comment le caractériser ? Par rapport au *Jésus Christ* du P. de Grandmaison, à *L'Évangile et les évangiles* du P. Huby, aux commentaires du *Verbum Salutis*, c'est chose facile. Car *La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur* n'est ni une étude apologétique de la divinité du Christ, ni un commentaire proprement dit, ni un essai de classification des Évangiles.

Mais *L'Évangile de Jésus-Christ* du P. Lagrange ? A beaucoup d'égards les deux livres se rejoignent. Ils s'adressent au même public, traitent du même sujet, suivent le développement de la vie de Jésus à peu près dans le même ordre, sont conçus dans le même esprit de probité intellectuelle, se tiennent à un même niveau de vulgarisation et, à quelques exceptions près, s'accordent d'ordinaire sur les mêmes solutions. Et pourtant les deux ouvrages ne font pas double emploi. *L'Évangile de Jésus-Christ* se donnait pour un « commentaire rapide » et suivi de toutes les péricopes évangéliques classées, autant que faire se peut, selon la suite chronologique; il visait à nous faire mieux comprendre le texte inspiré, à nous donner une claire vision du Christ. Point de déballage d'opinions. Des problèmes résolus, en même temps qu'ils se posent, sans avoir l'air d'y toucher. Et toujours ce ton de familière causerie qui fait le charme inégalé du vénéré maître de Jérusalem.

La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur est plus didactique. C'est une suite de leçons au cours desquelles toutes les grandes questions ayant trait à l'Évangile sont exposées *ex professo*. Rien de rigide cependant ni de compassé. Dans les cadres rigoureux qu'elle s'impose, la pensée du P. Lebreton se meut à l'aise. Elle se développe même très librement et ne dédaigne pas d'amorcer des aperçus doctrinaux et moraux, qui parfois frisent l'homélie. C'est à la connaissance de Jésus que le P. Lebreton entend conduire son lecteur. Il n'en veille pas moins à le mettre

soigneusement au courant des débats que les principaux passages de l'Évangile ont suscités, et de la bibliographie à laquelle ils ont donné lieu.

Exprimera-t-on une préférence ? Pour cela il faudrait être en mesure de comparer les deux ouvrages. Mais est-ce chose possible ? Malgré leurs points de contact relativement nombreux, ils sont conçus sur des modèles trop différents. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, chacun dans son genre, ils touchent à la perfection. Ils méritent de figurer, côte à côte, sur le même rayon de bibliothèque. Je voudrais que tous les lecteurs de cette revue en fissent leurs livres de prédilection.

IV. — *Ouvrages de synthèse*

1. **Jésus Messie**, le thaumaturge et le prophète, du P. Pinard de la Boullaye, S. J. (1).
2. **La morale de l'Évangile**, du P. Lagrange, O. P. (2).
3. **La vie mystique de saint Paul**, de M. le chanoine H. Morice (3).
4. **L'enfance du Christ**, de M. l'abbé F. Klein (4).
5. **La Révélation de l'Espérance dans le Nouveau Testament**, du P. C. Spicq (5).

(1) H. Pinard de la Boullaye, S. J., *Jésus Messie : Le thaumaturge et le prophète* (conférences de Notre-Dame de Paris, 1931). — Paris, éd. « Spes », 1931. — 1 vol. in-8° écu de 288 p. Prix : 12 fr.

(2) M.-J. Lagrange, *La morale de l'Évangile* (Réflexions sur « les morales de l'Évangile » de M. A. Bayet). — Paris, Grasset, « coll. la *Vie Chrétienne* », 1931. — 1 vol. in-16 de 250 p. Prix : 15 fr.

(3) Chanoine Henri Morice, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie Française, *La vie mystique de saint Paul*, le contemplatif, le docteur, l'amant du Christ. — Paris, Téqui, 1932. — 1 vol. in-16 de 250 p. Prix : 10 fr.

(4) *L'enfance du Christ et sa Vie Cachée*, par l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris. — Paris, Bloud et Gay, *Bibliothèque catholique illustrée*, 1931. — Une plaquette in-8° de 56 pages, 100 illustrations. Prix : 5 fr.

(5) C. Spicq, *La révélation de l'espérance dans le Nouveau Testament*. — Avignon, Aubanel, 1932. — 1 vol. petit in-8° de 268 p.

Le P. Pinard de la Boullaye continue sa démonstration de la mission surnaturelle du Christ. Jusqu'ici, son enquête s'était limitée aux prophéties messianiques et à la Résurrection. Elle se poursuit par l'étude des miracles et des prophéties de l'Évangile. Ce qui amène l'éminent conférencier à traiter les questions suivantes : 1. Le miracle est-il possible et utile ? 2. Comment le reconnaître ? 3. Que penser des prodiges attribués à Jésus ? 4. Ses prophéties sur la ruine de Jérusalem. 5. Sur l'immortalité de l'Église. 6. Sur la lutte incessante de la haine et de l'amour autour de la personne du Sauveur.

Nous avons là un faisceau de preuves solides, exposées sur un ton convaincant, présentées dans une belle lumière, appuyées sur une science parfaitement informée de l'état des problèmes. Les assurances de la foi en seront affermies, et, en fin de compte, le lecteur, gagné par l'émotion communicative de l'A., se trouvera cordialement rapproché du divin Maître.

Comme dans les éditions de 1929 et de 1930, le texte des conférences est enrichi d'appendices contenant quantité de renseignements bibliographiques et de notes complémentaires. On pourra vérifier ainsi la solidité de la substructure, que la facilité et l'élégance du style dissimulent au lecteur.

Ce petit volume du P. Lagrange est une réponse au cahier de la collection « Christianisme » dirigée par M. le docteur P.-L. Couchoud, dans lequel M. Albert Bayet, professeur à l'École des Hautes Études, se proposait de démontrer qu'il n'y a pas une morale, mais plusieurs morales dans l'Évangile, et que, par suite, l'Évangile n'exprime pas la pensée de Jésus.

Le P. Lagrange, qui disait naguère du système aventureux de M. Couchoud, qu'il ne mérite pas un haussement d'épaules, s'est mis en devoir, — dans le petit ermitage des PP. Capucins du mont Liban, où il passait les vacances de 1930, — de réfuter, point par point, avec une patience digne d'un meilleur sort, la nouvelle, mais non moins hasardeuse théorie. L'ouvrage de M. Bayet commençait à exercer une dangereuse séduction sur nombre d'esprits trop sensibles aux apparences de rigueur mathématique. Il fallait débrider la plaie.

La morale de l'Évangile est donc, avant tout, un livre de polémique, intéressant en premier lieu l'apologétique. Mais, comme il était permis de s'y attendre, et si serrée qu'en soit la trame, la discussion contient nombre de vues très pénétrantes, notamment sur l'accord interne qui unit, dans le double amour de Dieu et du prochain, la multiplicité des préceptes de la loi nouvelle.

Le dernier chapitre : *L'unité de la morale évangélique*, surtout prête à réflexions édifiantes. Persuasif et tout empreint de ce quelque chose d'entraînant et de si sincèrement pieux qui caractérise toute l'œuvre du P. Lagrange, il nous introduit, en quelques pages, au cœur de la morale de Jésus.

Que l'Apôtre des Gentils ait éprouvé des états mystiques analogues à ceux que sainte Thérèse, par exemple, analyse dans le *Livre de sa Vie* et le *Château intérieur*, ce n'est pas douteux. Il fut « un de ces prospecteurs de l'au-delà, un de ces conquistadors de l'invisible. Il est même le premier en date des mystiques chrétiens ».

Estimant sans doute suffisant de parler du Christ, saint Paul ne s'est malheureusement pas montré prodigue de confidences sur sa vie intérieure; il ne nous en laisse entrevoir que quelques rayons. Mais rien ne nous empêche de rassembler en faisceaux ces « clartés éparses », ni de mettre à profit les enseignements des auteurs mystiques pour rendre compte des rares confidences contenues dans les Épîtres.

La vie mystique de saint Paul a eu cependant trop de retentissement sur sa doctrine, sur sa piété, sur son ascèse, sur son activité extérieure, sur sa personne entière, pour qu'il soit possible de l'isoler de la doctrine et de la vie de l'Apôtre. De là, les six études auxquelles M. le chanoine Henri Morice, docteur ès lettres et lauréat de l'Académie Française, s'est attaché, et dont les trois premières constituent la matière du présent volume : I. *Les états mystiques de saint Paul.* II. *La mystique des sacrements.* III. *Le possédé divin.* IV. *La configuration au Christ.* V. *L'extension du Christ mystique.* VI. *Les contrastes de saint Paul.*

Dans la première partie, l'A. décrit longuement et analyse, par comparaison avec les expériences de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, les grâces extraordinaires dont

fut comblé saint Paul : apparitions, révélations, don des miracles et de prophétie, etc.

Il nous montre ensuite que le mysticisme de l'Apôtre, si élevé qu'on le suppose, bien loin de se tourner en dédain pour les rites extérieurs, nous a valu une sublime interprétation des sacrements de baptême et d'eucharistie.

Comment saint Paul a aimé le Christ, d'un amour personnel, dominateur, ardent, généreux, fait enfin le sujet de la troisième partie.

En résumé, c'est toute une petite théologie paulinienne qui nous est offerte : tous les grands traits de l'enseignement des Épîtres y sont traités avec finesse et chaleur, en relation avec la vie intérieure du Docteur des Gentils. L'A. est le premier à reconnaître ce que les rapprochements qu'il propose peuvent avoir de conjectural. On ne saurait contester qu'ils présentent l'étude de saint Paul sous un point de vue extrêmement captivant.

Fort bien écrit, au surplus, ce livre est vraiment bienfaisant. Impossible d'en lire les dernières pages sans éprouver le désir ardent d'aimer plus cordialement Notre-Seigneur. Ce n'est pas le résultat auquel M. le chanoine Morice sera le moins sensible.

Sous le titre *Jésus et ses apôtres*, M. l'abbé F. Klein nous donnait l'an passé une très attachante histoire de la vie publique du Sauveur. Il complète, en quelque sorte, cet ouvrage écrit avec délicatesse et amour, en consacrant à l'enfance de Jésus une plaquette de la *Bibliothèque catholique illustrée*, éditée à la librairie Bloud et Gay.

Les cent illustrations qui composent la partie principale de ce petit volume sont, en partie, des photographies palestiniennes, en partie, des reproductions de toiles célèbres : mélange, ici, des plus heureux, et qui ne tombe sous aucune des réserves formulées plus haut. Autres sont les conditions d'une biographie à tendances édifiantes, autres celles d'une édition de texte ou d'un manuel biblique. S'il est intéressant de replacer les scènes de la vie du Christ dans leur milieu géographique, il ne l'est pas moins, quoique à un tout autre point de vue, de passer en revue les interprétations artistiques auxquelles elles ont donné lieu. Le choix des sujets et les courtes notices qui les accompagnent témoignent d'un goût très fin. Je ne puis cependant m'empêcher

de regretter le peu de cas qui est fait de Giotto, peintre par excellence de l'enfance de Jésus, dont le sentiment religieux n'a été dépassé par personne, sinon peut-être par l'Angelico.

Toutes ces jolies images sont enchâssées dans un texte qui se présente comme une large paraphrase des premiers chapitres de saint Matthieu et de saint Luc. L'A. profite de la connaissance qu'il a du milieu évangélique pour mettre en valeur ces sobres éléments, les expliquer en quelques mots colorés, en tirer les conséquences utiles à la piété, esquisser la solution des problèmes qu'ils posent, et, surtout, tenir le lecteur sous le charme de la vie cachée du Sauveur. La brochure se termine par le vœu de voir proposer à notre culte la fête du Christ ouvrier.

La *petite vertu d'espérance*, que Charles Péguy ne se lassait pas de chanter, demeure encore aux yeux de trop de chrétiens la Cendrillon des vertus théologales. « On sait que le christianisme primitif se présente avant tout comme une foi, une adhésion totale à la personne du Sauveur et à son message. On insiste justement sur la charité pour Dieu et pour le prochain, qui est une note distinctive de la religion nouvelle. On se rend moins compte de la valeur de cette espérance ardente et joyeuse que le Christ a éveillée dans nos cœurs. »

Théologien doublé d'un exégète, le P. Spicq s'est efforcé de porter remède à cet oubli en réunissant, sous le titre commun *La révélation de l'espérance*, différentes études sur la prédication de l'espérance dans le Nouveau Testament : 1. Saint Paul, théologien et prédicateur de l'espérance. 2. Saint Pierre, apôtre de l'espérance. 3. L'espérance dans l'épître de saint Jacques. 4. Le divin message d'espérance (ou l'espérance d'après les évangiles synoptiques). 5. L'apôtre saint Jean, chantre de l'espérance.

L'A. se défend d'avoir voulu faire, à proprement parler, une théologie biblique. S'il avait eu cette intention, sans doute aurait-il fondu la doctrine des différents auteurs néotestamentaires en un seul ensemble. Mais cette méthode présentait deux désavantages. Elle ne nous aurait permis ni d'envisager les particularités propres à chaque auteur, ni de constater l'unité frappante de la doctrine professée par chacun d'eux. Ce à quoi le P. Spicq a visé, c'est de mettre ses lec-

teurs, successivement, à l'école des principaux représentants du Nouveau Testament; de leur faire considérer la doctrine de l'espérance à tous les points de vue auxquels saint Paul, saint Pierre, saint Jacques, les évangélistes se sont placés; de les amener à repenser la doctrine traditionnelle catholique en contact avec les écrits néotestamentaires, et surtout en union avec Notre-Seigneur, source unique à laquelle tous ont puisé.

L'ouvrage est enrichi de notes fort nombreuses, ressortissant généralement à l'exégèse. Elles témoignent du soin avec lequel l'A. a relu son Nouveau Testament avant d'en extraire l'enseignement qu'il nous propose. L'exposé lui-même est clair et convaincant. Nombreuses seront les âmes qui puiseront dans ces pages la sérénité et l'élan dont firent preuve, avec une si belle vaillance, les apôtres de Jésus-Christ.

F.-M. Braun, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).